



Bulletin de la

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU
PLATEAU-MONT-ROYAL

Automne 2022 • Vol. 17, no 3 • www.histoireplateau.org

CENT ANS DE THÉÂTRE SUR LE PLATEAU



LE PLATEAU ET LE THÉÂTRE • LE RIDEAU VERT
LE THÉÂTRE D'AVANT-GARDE • LES ANNÉES 1980 • LE QUAT'SOUS
MICHEL TREMBLAY • LA ROULOTTE • LE VAUDEVILLE
LE RADIO THÉÂTRE • LE REGENT THEATRE
LA FAMILLE PELLETIER • LE THÉÂTRE SCOLAIRE

SOMMAIRE

NOUVELLES DE VOTRE SOCIÉTÉ

Gabriel Deschambault 3

LES COMÉDIENS

Illustration de Marie-Josée Hudon 4

ÉDITORIAL

Frédéric Kantorowski 5

LE PLATEAU DANS LA GRANDE HISTOIRE DU THÉÂTRE MONTRÉALAIS

Frédéric Kantorowski 6

LE THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

Jean-Claude Robert 8

DU THÉÂTRE À LA BOULANGERIE DES APPRENTIS-SORCIERS

Jean-Guy Sabourin 10

LIEUX DE THÉÂTRE SUR LE PLATEAU DEPUIS 1980

Élisabeth Bourget 12

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE DU QUAT'SOUS

Frédéric Kantorowski 14

MAILLONS IMPORTANTS

..... 16

MICHEL TREMBLAY AU THÉÂTRE DE VERDURE

Frédéric Kantorowski 18

LE VAUDEVILLE, RUE PAPINEAU

Gabriel Deschambault 20

ARTISANS DES ONDES

Frédéric Kantorowski 22

DU REGENT THEATRE À LA LIBRAIRIE RENAUD-BRAY

Yves Desjardins 24

ORIGINES FAMILIALES ET CULTURELLES

DE DENISE ET GILLES PELLETIER

Claude Pelletier 26

LE THÉÂTRE DANS LES ÉCOLES ET PENSIONNATS DU PLATEAU

Huguette Loubert 27

TÉMOIGNAGE : LA RUELLE DES GARAGES

Louise Dazé 28

CHRONIQUE DU CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'ARCHIVES

Huguette Loubert 29

DEUX FONDS PRÉCIEUX D'ARCHIVES CITOYENNES

Huguette Legault 30

Photo page couverture:

La troupe du Rideau Vert dans la pièce Les trois sœurs de Tchekov en avril 1966.

De gauche à droite, devant: Rose Rey-Duzil, Denyse Saint-Pierre, Benoit Girard, Claude Préfontaine, Nathalie Naubert, André Cailloux. Arrière: Jean-Yves Laforce, Yvette Brind'amour, Louis Aubert, Ronald France, Gérard Poirier, I.M. Raevsky, metteur en scène, Hélène Loiselle et Marcel Ravary. Photo: Fonds R. Rey-Duzil. Archives SHP

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

Automne 2022 • Vol. 17, no 3

Rédacteurs invités: Frédéric Kantorowski, Huguette Loubert
Rédacteur en chef: Gabriel Deschambault
Correctrice: Renée Dumas
Infographiste: Alejandro Natan

Comité du bulletin

Huguette Loubert, Gabriel Deschambault,
Michel Gagné, Justin Bur

Le bulletin est publié quatre fois par année,
les 21 mars, juin, septembre et décembre.

Imprimeur: Centre de copies Papillon,
4360 Papineau

Dépôt légal: Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ) et Bibliothèque et Archives Canada (BAC)

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

Centre de services communautaires du
Monastère

4450, rue Saint-Hubert, local 419
Montréal H2J 2W9
514 563-0623

www.histoireplateau.org

Conseil d'administration

Lorraine Decelles, présidente
Gabriel Deschambault, vice-président
Robert Ascah, trésorier
Huguette Loubert, secrétaire et directrice du
Centre de documentation et d'archives
Amélie Roy-Bergeron, chargée
des communications
Ange Pasquini, webmestre
Justin Bur, Lorraine Decelles, Michel Gagné,
Myriam Wojcik, administratrices
et administrateurs
Marie-Josée Hudon, représentante publicitaire



La Société d'histoire
du Plateau-Mont-Royal a été fon-
dée par Richard Ouellet, le 8 janvier
2006, et est membre de la Fédération
Histoire Québec.

La SHP est un organisme de bienfaisance,
numéro 85497 1561 RR0001.



Visitez la Société
d'histoire du Plateau
sur Facebook

NOUVELLES DE VOTRE SOCIÉTÉ

VICTOR HUGO ! OÙ ES-TU ?

Cela fait plusieurs fois qu'on vous le demande, « Avez-vous le goût d'écrire un texte dans le bulletin » ? De façon générale, nous réservons une page du bulletin afin d'accueillir un texte de souvenirs ou d'anecdotes provenant d'une ou d'un membre de la Société. Mais, on n'a pas de vos nouvelles souvent ! Si vous êtes timides ou si vous doutez de la qualité de votre plume, pas de problèmes nous vous aiderons.

Si ce sont les idées qui vous manquent, allez jeter un coup d'œil sur le blogue de la SHP. On y retrouve plusieurs contributions de « membres écrivains ». Par exemple, vous pourrez connaître Rosa Bélair, la femme du barbier, mais aussi la grand-mère de Jacques Latendresse ; il nous raconte sa vie en plusieurs tomes.

<https://blogue.histoireplateau.org/2021/10/17/rosa-belair-2-3/>

Vous pourrez également y lire plein de choses intéressantes sur quelques autres ancêtres du Plateau. Lisez la nouvelle suivante, cela vous donnera peut-être des idées ?

LES PROCHAINS THÈMES DES BULLETINS

Le comité du bulletin s'efforce toujours de trouver des sujets captivants pour vous intéresser dans ses prochains numéros.

En 2023, nous vous présenterons un numéro consacré à la petite histoire de la rue Saint-Denis. Aussi, nous aimerions vous présenter quelques grands personnages ayant vécu ou œuvré dans le quartier. Ensuite, comme vous le savez, le Plateau-Mont-Royal a déjà accueilli de nombreuses industries à titre de banlieue ouvrière de Montréal. Nous vous proposons de vous les décrire. Finalement, nous aimerions vous parler de la Ville de De Lorimier ; qui est aussi un des villages fondateurs du Plateau. Plus jeune (et peut-être plus timide), il est toujours discret et on ne parle pas de lui très souvent.

Nous sommes aussi avides de vos suggestions afin que nos bulletins reflètent bien sûr l'intérêt de nos membres.

DES AMIS DISTRAITS

L'année 2022 nous a offert une surprise quand nous avons constaté qu'un certain nombre de nos membres ne renouvelaient pas leur adhésion à la société. Depuis sa fondation, la SHP a vu grimper le nombre de ses

membres de façon régulière à chaque année. L'arrivée de la COVID en 2020 et le confinement subséquent, avaient eu comme conséquence de voir notre membership augmenter de façon encore plus importante. Une agréable surprise pour nous.

Mais cette année, nous nous posons des questions. Nous aimerions retrouver cette croissance si encourageante. Mais, triste constat, plusieurs membres n'ont pas renouvelé leur adhésion. Si vous pouviez nous aider à trouver de nouveaux membres, nous serions tellement contents. Pour nous, un membership solide est un gage de l'appréciation du travail des bénévoles de la Société. Mais, même si nous vous demandons cette petite tâche, nous voulons quand même vous dire comment nous apprécions votre attachement à la SHP.

Merci beaucoup !

UN CAFÉ RENCONTRE AUTOUR DE « PHOTOS ANCIENNES »

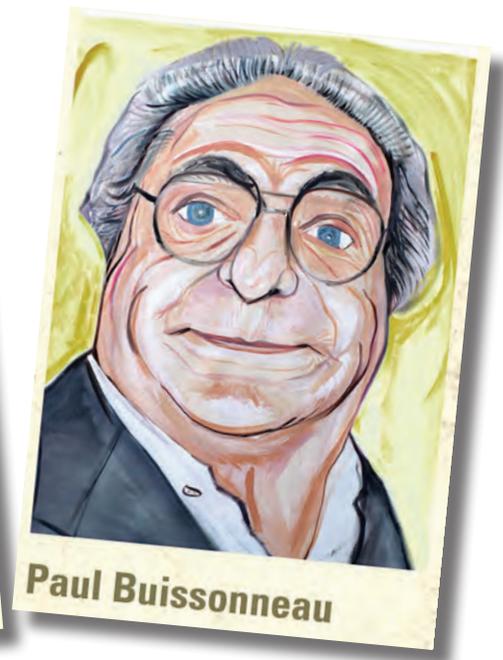
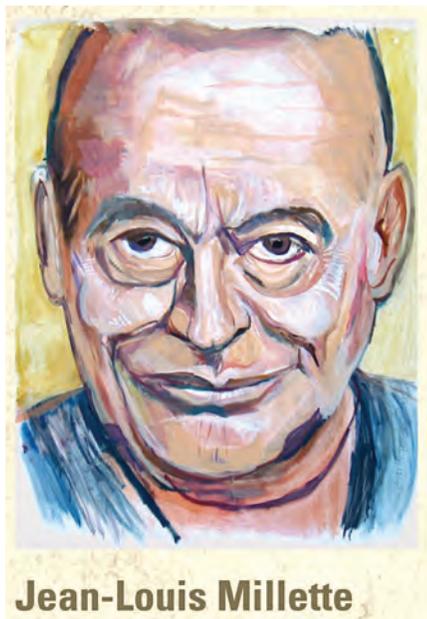
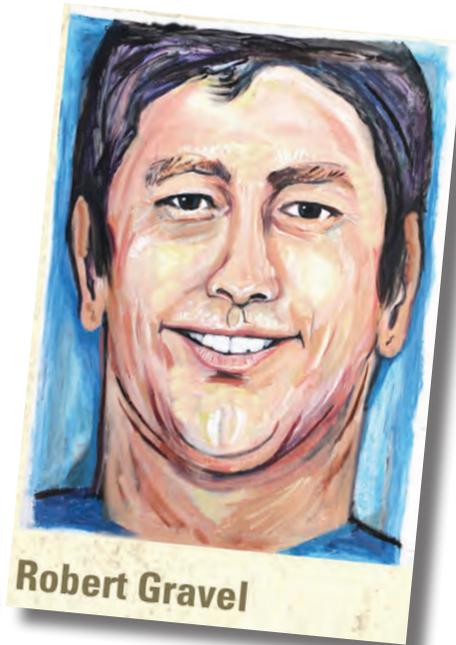
Les responsables de l'organisme Projet Changement ont remis à la SHP une série de photos anciennes du quartier. Ces photos avaient été utilisées, il y a une vingtaine d'années, pour une exposition au monastère. On y voit différentes activités, bâtiments et une variété d'endroits du Plateau. Plusieurs photos sont inédites et certaines sont incroyables.

Nous avons pensé organiser un café-rencontre à notre local afin de vous les présenter. Gabriel Deschambault vous décrira ces photographies et vous apprendrez probablement quelques petits secrets sur le quartier. Surveillez votre courrier, car nous ferons parvenir bientôt à nos membres une invitation exclusive.

LE SECOND RECUEIL DE NOS BULLETINS

Comme vous le savez peut-être, la SHP a déjà publié un recueil de ses bulletins des dix premières années (2006-2016). Cette année, nous publierons un autre recueil, celui-là regroupant les bulletins des cinq années suivantes (2016-2021). Huguette Loubert et Michel Gagné ont travaillé au projet et complété l'ouvrage avec un index très élaboré. Il sera disponible en octobre au Centre de documentation, au prix de 45 \$.

VIENS VOIR LES COMÉDIENS



Les artistes trouvent leur énergie à émouvoir ou à faire rire leur public. Les auteurs du bulletin souhaitent leur rendre hommage et vous faire partager leur passion.

Gabriel Deschambault



Tableaux de Marie-Josée Hudon,
artiste portraitiste et fondatrice du

Musée
des Grands Québécois
Une autre forme de mémoire
www.mdgq.ca

ÉDITORIAL



Frédéric Kantorowski
Auteur du livre *En Scène! 1865-1979*

LE THÉÂTRE fait partie de l'identité du Plateau : Rideau Vert, Théâtre d'Aujourd'hui, Quat'sous, Espace Go, La Licorne, La Chapelle, etc. ; ils sont si bien campés dans le décor de notre quartier qu'on dirait qu'ils y sont depuis toujours, indéracinables. Pourtant, la crise de la COVID nous a rappelé à quel point ces institutions pouvaient être fragiles. Durant plus d'un an, leurs sièges sont restés repliés, tandis que le public, prisonnier dans la distance, découvrait par la force des choses de nouvelles formes d'accès à la culture, plus immédiates, mais tellement plus froides aussi.

Pendant plus d'un siècle sur le Plateau, le théâtre a vu des crises et des défis multiples de toutes les sortes : guerres, grippe espagnole, crise économique, concurrence de la radio, de la télévision, désengagement de l'État, etc. Sa présence bien vivante aujourd'hui n'en est que plus admirable.

C'est l'histoire de cet enracinement que nous vous racontons dans ce bulletin. Le premier article en fait un bref survol en guise de prélude. Mais pour apprécier pleinement la richesse de cette histoire, il faut se plonger dans les articles qui en détaillent les principaux jalons. Jean-Claude Robert nous raconte la riche histoire qui va du Chanteclerc, première véritable salle de théâtre du Plateau, au Rideau Vert, plus vieille troupe toujours active dans le quartier... et au Québec.

Élisabeth Bourget, quant à elle, se penche sur les années 1980 et 1990, une période plus proche, certes, mais que l'on a peut-être trop vite oubliée et que l'on se remémore aujourd'hui avec plaisir. C'est sans aucun doute en bonne partie durant cette période que le théâtre s'est installé durablement sur le Plateau.

Entre ces deux périodes, les années 1960 ont laissé plusieurs souvenirs mémorables. J'en donne un exemple dans l'article *L'École buissonnière* du Quat'sous où je raconte le coup de gueule d'étudiants contestataires qui montèrent, au théâtre de Buissonneau, la première

création collective. L'époque était à la contestation et le Plateau en faisait bien partie.

Création collective, mélodrame, succès parisiens, répertoire classique, créations québécoises : les genres dramatiques qui ont fleuri sur les scènes du Plateau sont nombreux. Comme nous le raconte Gabriel Deschambault, dans les années 1960, le théâtre de Gilles Latulippe y ajoute la tradition du burlesque et du vaudeville, un genre populaire qu'une histoire du théâtre ne saurait oublier.

Deux témoignages viennent enrichir ce tableau. Celui de Jean-Guy Sabourin, animateur d'une troupe pionnière, les Apprentis-Sorciers, qui installa ses pénates dans le quartier, également dans les années 1960 ; puis celui de Claude Pelletier, fille de Gilles Pelletier et nièce de Denise Pelletier, qui ont grandi sur le Plateau dans une famille ouverte aux arts.

D'ailleurs, c'est bien connu, des artistes qui ont vécu sur le Plateau, on en compte une pléiade, tel le dramaturge Marcel Dubé, que Louise Dazé côtoyait dans la ruelle de son enfance, et bien sûr Michel Tremblay. C'est d'ailleurs au tout nouveau Théâtre de Verdure, en 1957, que Tremblay découvre sa vocation. Nous vous offrons un extrait du récit qu'il en a donné lui-même.

Pour terminer, un retour sur des histoires parallèles à celle du théâtre complètent notre tour d'horizon : celle de la première radiodiffusion d'une pièce de théâtre, celle des pensionnats du Plateau où l'on pratiquait le théâtre scolaire, mais aussi celle du cinéma « Regent Theatre », une magnifique salle de cinéma que les pouvoirs publics ne surent sauver à temps.

Parmi les leçons qu'il y aurait à tirer de cette longue histoire, c'est que sans passion, mais aussi sans engagement fort de l'État, il est difficile, sinon impossible de développer et pérenniser ce patrimoine théâtral inestimable. Soyons vigilants ! Et que vive le théâtre !



Frédéric Kantorowski
Auteur du livre *En Scène! 1865-1979*

LE PLATEAU DANS LA GRANDE HISTOIRE DU THÉÂTRE MONTRÉALAIS

APRÈS des débuts difficiles, ce n'est vraiment qu'avec l'industrialisation de la fin du 19^e siècle, que le théâtre s'implante durablement à Montréal. On construit alors de nombreuses salles pour accueillir les troupes qui sillonnent l'Amérique. Mais surtout, très lentement, un milieu local de professionnels francophones commence enfin à se développer. Cette activité théâtrale est d'abord concentrée dans le centre-ville, autour de la rue Sainte-Catherine Ouest, puis progressivement plus à l'est. On peut penser ici au Monument-National (1893) ou au Théâtre national français (1900), parmi d'autres.

Le Plateau, en plein boom, est donc très avantage par sa proximité. Les familles du Plateau, ouvrières ou plus bourgeoises, n'ont qu'à descendre au sud de la rue Sherbrooke pour accéder aux salles qui s'ajoutent progressivement, tels l'Arcade (1911), le Saint-Denis (1916), le Gesù (1923 pour les spectacles) ou, plus à l'ouest, le Her Majesty's (1898). Dès cette époque, l'attrait du Plateau se manifeste également comme lieu de résidence de nombreux artisans de théâtre, une caractéristique qui se poursuit aujourd'hui.

Mais c'est surtout l'ouverture du théâtre Chanteclerc, en 1912, qui marque les véritables débuts du théâtre professionnel sur le Plateau. Situé sur la rue Saint-Denis, coin Gilford, donc nettement plus au nord que les autres salles d'alors, le Chanteclerc crée un pôle d'attraction qui subsiste encore aujourd'hui. À l'axe est-ouest du centre-ville, s'ajoute un axe sud-nord, dont la rue Saint-Denis et le boulevard Saint-Laurent seront l'épine dorsale.

Les années 1920 offrent peu de nouveautés, si ce n'est la création de la Société canadienne d'opérette (1921-1933), pionnière du théâtre lyrique, qui installe son studio au coin de Saint-Denis et Roy. On peut encore y remarquer le fronton bien visible au 3774.

La période des années 1930 est plus déterminante. Le Chanteclerc devient le Stella, un théâtre francophone qui marquera les mémoires. De rares autres lieux vont aussi

se faire remarquer, notamment l'Auditorium de l'école du Plateau, qui accueillait des concerts, mais aussi du théâtre.

Par ailleurs, les années 1930 sont une période de crise. Après le krach de 1929, le théâtre n'est pas seul à se disputer la maigre bourse des Montréalais. Il y a les « vues animées » qui n'ont cessé de monter en popularité depuis la première projection à Montréal, en 1896. Au début, ce n'était qu'une nouveauté amusante, mais à partir de l'ouverture du Ouimetoscope (1906), les choses changent. La scène et l'écran rivalisent, ce qui donne lieu à toutes sortes de compromis. Dans les salles de vaudeville, il n'est pas rare de voir se mélanger projections, numéros divers et sketchs. Puis, c'est l'arrivée du cinéma parlant à la toute fin des années 1920. On assiste alors à de nombreux changements de vocation qui font osciller les salles entre théâtre et cinéma. Sur le Plateau, le Chanteclerc, puis le Stella, en sont des exemples, le Dominion (1914), sur Papineau, également.

Si bien qu'à partir des années 1915, on ne construit sur le Plateau et ses environs que des salles de cinéma : le Regent (1916), le Mount Royal (1919), le Belmont (1920), le Papineau (1921), etc., ce qui reflète assez bien la situation générale à Montréal.

Et comme si ce n'était pas assez, il y a maintenant la radio ! Les spectateurs n'ont plus à se déplacer pour entendre leurs vedettes, lesquelles y trouvent un revenu plus intéressant. Un théâtre comme le Stella tente bien de s'accommoder de cette nouvelle concurrence en offrant des radiodiffusions, mais c'est peine perdue. Là aussi, le mouvement est implacable.

Il faudra attendre l'après-guerre pour qu'un nouveau décor se dessine. Les troupes européennes ne fréquentent presque plus la métropole, la télé est présente depuis 1952 et on ne compte guère plus à Montréal de troupes professionnelles qui possèdent leur propre salle. Seule la troupe d'amateurs des Compagnons de Saint-Laurent a la sienne aux limites du Plateau, à l'angle des rues De Lorimier et

Sherbrooke. C'est sur cette terre brûlée que de nouvelles pousses vont éclore. L'époque est effervescente et le Plateau va progressivement devenir le quartier culturel vibrant que l'on connaît.

L'année 1955 voit la naissance de deux troupes dont l'itinaire est associé au Plateau : la troupe d'amateurs des Apprentis-Sorciers et le Théâtre de Quat'sous. La première emménage dans un garage de la rue De Lanaudière, en 1958, alors que la troupe de Paul Buissonneau prendra racine dans une ancienne synagogue de l'avenue des Pins, en 1965. On pense aussi bien sûr au Rideau Vert qui redonne vie au Stella en 1960. Plus à l'est, dans l'ancien cinéma Dominon, le Théâtre des Variétés (1967) poursuit la tradition du burlesque. La vocation culturelle du quartier ne va aller qu'en s'amplifiant.

Après le tournant des années 1980, marqué par la défaite référendaire du *Oui*, le théâtre emprunte de nouveaux chemins. C'est aussi à partir de cette période que de nombreuses troupes cherchent de nouveaux lieux pour croître : le Plateau est tout désigné pour les accueillir. La Licorne emménage sur Papineau en 1989 ; le Théâtre d'Aujourd'hui dans l'ancien cinéma Rex, rue Saint-Denis, en 1991 ; Espace Go quitte la rue Clark pour emménager sur Saint-Laurent, en 1995. Durant cette période, d'importants subventions vont permettre au Plateau de se doter de salles modernes de qualité.

Le visage démographique du quartier d'enfance de Michel Tremblay a alors bien changé. La population ouvrière a cédé la place peu à peu à de nombreux jeunes attirés par l'animation culturelle, la vie nocturne et la proximité des écoles d'enseignement supérieur, parmi lesquelles l'École nationale de théâtre qui a pignon sur la rue Saint-Denis depuis 1970.



Trois grandes comédiennes Juliette Huot, Rose Rey-Duzil et Juliette Béliveau, se rencontrent lors du 25e anniversaire de théâtre de Juliette Huot en 1972. Photo : Fonds R. Rey-Duzil, Archives SHP.



Programme du Stella de 1932. La troupe Barry-Duquesne y présente un succès du théâtre de boulevard parisien, *Pour avoir Adrienne*, avec des actrices et acteurs très appréciés en leur temps : Fred Barry, Albert Duquesne, Mimi d'Estée, les soeurs Antoinette et Germaine Giroux, ainsi que l'acteur français Henri Guisol. Source : BAnQ.

Sources : G. David (dir.), avec la collaboration de H. Guay, H. Jacques et Y. Jubinville, *Le théâtre contemporain au Québec*. 1945-2015, PUM, 2020 ; Jean Béraud, *350 ans de théâtre au Canada français*, Cercle du livre de France, 1958.

LE THÉÂTRE DU RIDEAU VERT



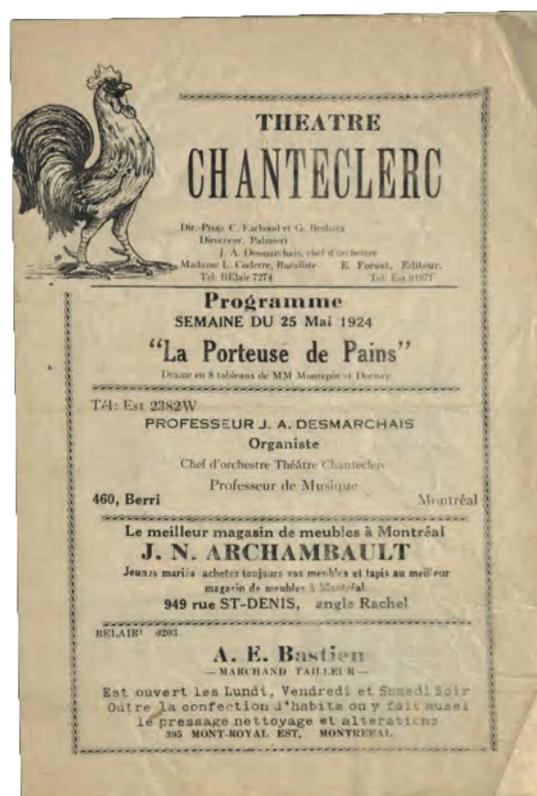
Jean-Claude Robert
Professeur émérite, UQAM

LA COMPAGNIE du Théâtre du Rideau Vert est fondée en 1948 par Yvette Brind'Amour (1918-1992) et Mercédès Palomino (1913-2006) et présente sa première pièce l'année suivante. La troupe joue dans différentes salles avant de se fixer, en 1960, dans l'ancien Théâtre Stella, sur la rue Saint-Denis, près de l'intersection avec la rue Gilford. Cette salle a une plus longue histoire et est un lieu de mémoire qui témoigne de l'essor et de l'évolution du théâtre au Québec. La vie de cette salle se décline en quatre temps : le Théâtre Chanteclerc, de 1912 à 1929, le Théâtre Stella, de 1930 à 1935, le cinéma Stella de 1936 à 1960 et, enfin, le Théâtre du Rideau Vert, depuis 1960.

LE THÉÂTRE CHANTECLERC, 1912-1929

Ouverte en 1912, sous le nom de Théâtre Chanteclerc et occupant le rez-de-chaussée d'un triplex datant de la même époque, la salle apparaît dans l'annuaire des rues de Montréal de 1912-1913, comme cinéma. Son histoire est mal connue. On attribue la fondation du théâtre à Charles Farhood, immigrant d'origine libanaise, entrepreneur et amateur de théâtre, ainsi qu'à son père, George. Dès 1913, la revue *Le Passe-Temps* signale la pièce *Noémi* et le journal *Le Pays* en annonce une autre. L'année suivante, le comédien Palmiéri (Joseph-Sergius Archambault, 1871-1950), devient directeur et la programmation fait la part belle aux mélodrames. En 1915, Charles Farhood et deux associés signent un bail avec le propriétaire du bâtiment, louant la salle pour dix ans. On alterne les projections de cinéma et les pièces de théâtre dans le genre populaire ou didactique, comme *Le Martyre du cœur*, ou *Les avariés* d'Eugène Brieux sur les ravages de la syphilis. Farhood vend sa part autour de 1919, mais redevient associé en 1924. Durant cette décennie, divers mélodrames y sont présentés, notamment *Aurore*, *l'enfant martyre*, en 1921, qui tient l'affiche longtemps et *La porteuse de pain* en 1924. Plusieurs comédiens y jouent, comme Fred Barry (1887-1964), Juliette Béliveau (1889-1975), Jeanne Demons (1888-1958),

Mimi D'Estée (1908-2004), Nana de Varennes (Angéline Richard, 1887-1981), Henry Deyglun (1903-1971), Bella Ouellette (1886-1945), et Rose Rey-Duzil (1895-1981). La salle compte un peu plus de 400 fauteuils mais, en 1929, elle redevient cinéma.



Affiche du théâtre Chanteclerc, 1924. Source: BANQ.

LE THÉÂTRE STELLA 1930-1935²

En 1929, Fred Barry et Albert Duquesne (1890-1956) forment une troupe et les 10 associés signent un bail pour louer l'ancien Théâtre Chanteclerc. Le nouveau propriétaire, le docteur Alfredo Perrino, exige cependant qu'ils changent de nom et celui de Stella est choisi.

Toutefois, l'aventure est de courte durée. La première saison débute le 9 août 1930 avec *La Lettre* de Somerset Maugham, qui connaît un bon succès. La troupe prévoit une quarantaine de pièces par saison, ce qui impose une nouvelle pièce à chaque semaine, si bien que les comédiens n'ont pas le temps de soigner leur jeu et à peine celui de mémoriser leur texte. On raconte que la voix du souffleur était souvent audible dans la salle. De plus, la scène est exiguë et les dégagements difficiles. Outre les pièces, qui alternent entre comédies légères et drames, on présente également des revues. La troisième saison est interrompue par un incendie, le 25 mars 1933, qui endommage sérieusement l'intérieur.

Au début de la quatrième saison une nouvelle troupe émerge, l'« Académie canadienne d'art dramatique », qui organise aussi des conférences et met sur pied une école de théâtre dirigée par Jean Després (Laurette Larocque, 1906-1965). Le projet est trop ambitieux et l'Académie se dissout en mai 1934. Elle est remplacée par l'« Union artistique canadienne », mais celle-ci éprouve des difficultés et, à son tour, met fin à ses activités en janvier 1935. Antoinette Giroux (1899-1978), sa directrice, publie dans *La Presse* (9 février) une lettre ouverte qui tente d'expliquer la situation et déplore le manque d'intérêt du public. Il faut préciser que pour faire ses frais, le théâtre devait compter sur des salles remplies, tâche impossible dans le contexte de la crise économique et de la concurrence du cinéma, celle-ci ravivée par l'arrivée du film parlant en 1928. Peu après, on tente une reprise, mais le Théâtre ferme. Fin 1935, une éphémère compagnie, la « Comédie franco-canadienne » tente en vain une dernière relance. Par ailleurs, en parallèle, la diffusion plus large de la radio à Montréal durant les années 1930 et, surtout, la popularité grandissante des radio-romans créent pour les comédiens de nouveaux emplois bien mieux rémunérés et surtout plus réguliers. Finalement, le Stella ne connaîtra que 5 saisons et cesse ses activités en 1935.

LE CINÉMA STELLA, 1936-1960

Le nouveau locataire du Stella, Charles-Oscar Auclair, également exploitant du cinéma Rex situé plus bas sur la rue Saint-Denis, s'engage à rénover la salle et à la doter d'une programmation qui ferait la part belle au cinéma français. Il achète l'immeuble un peu plus tard.

Toutefois, au fil du temps, le Stella devient un simple cinéma de quartier.

LE RIDEAU VERT, DEPUIS 1960

Mercedes Palomino souligne le rôle de Jean Drapeau, qui a suggéré la salle du Stella : « ... c'est aussi grâce au maire Drapeau qui après sa défaite à la mairie en 1957 me proposa, ainsi qu'à Yvette Brind'amour, de convaincre le propriétaire du Stella de transformer à nouveau son cinéma en théâtre mais à une condition, que le Rideau Vert mette des pièces à l'affiche tous les soirs afin de rendre accessible au plus grand nombre sa programmation. M. Drapeau rêvait de faire de la rue St-Denis un "petit Broadway québécois" ».³



La façade du Théâtre du Rideau-Vert, 1986.
Archives de l'Arrondissement du Plateau-Mont-Royal

Le Théâtre du Rideau Vert a tenu parole et offert une programmation régulière continue, marquée par un certain éclectisme. Associé au répertoire du théâtre de boulevard au début, il s'intéresse également aux auteurs contemporains et a fait graduellement une place aux auteurs québécois. Il peut se targuer de remarquables succès, dont la première de la pièce *Les Belles-Sœurs* de Michel Tremblay, en 1968 et la création de *La Sagouine* d'Antonine Maillet (1972). La programmation est toujours caractérisée par la variété, où alternent les comédies légères, les classiques et les pièces d'auteur. Le théâtre est transformé une première fois en 1968, à l'époque où la compagnie en devient propriétaire ; on remplace tous les fauteuils et on remodèle la salle. En 1991, le bâtiment est complètement rénové et, en 2004, la comédienne Denise Filiatrault devient directrice artistique. Il est intéressant de noter que la plus ancienne compagnie théâtrale professionnelle du Québec occupe un lieu autant chargé d'histoire.

Notes. – 1. Michel Vaïs, dir. *Dictionnaire des artistes du théâtre québécois*. Montréal, Québec-Amérique, 2008. 2. Joyce Cunningham. « L'Ancien théâtre Stella (1930-1936) », *Jeu*, 6, été-automne 1977, 62-73. 3. *Revue Théâtre*, Vol. 51, numéro 1 ; saison 1999-2000, 1999.



Jean-Guy Sabourin
Cofondateur et animateur des Apprentis-Sorciers

DU THÉÂTRE À LA BOULANGERIE DES APPRENTIS-SORCIERS

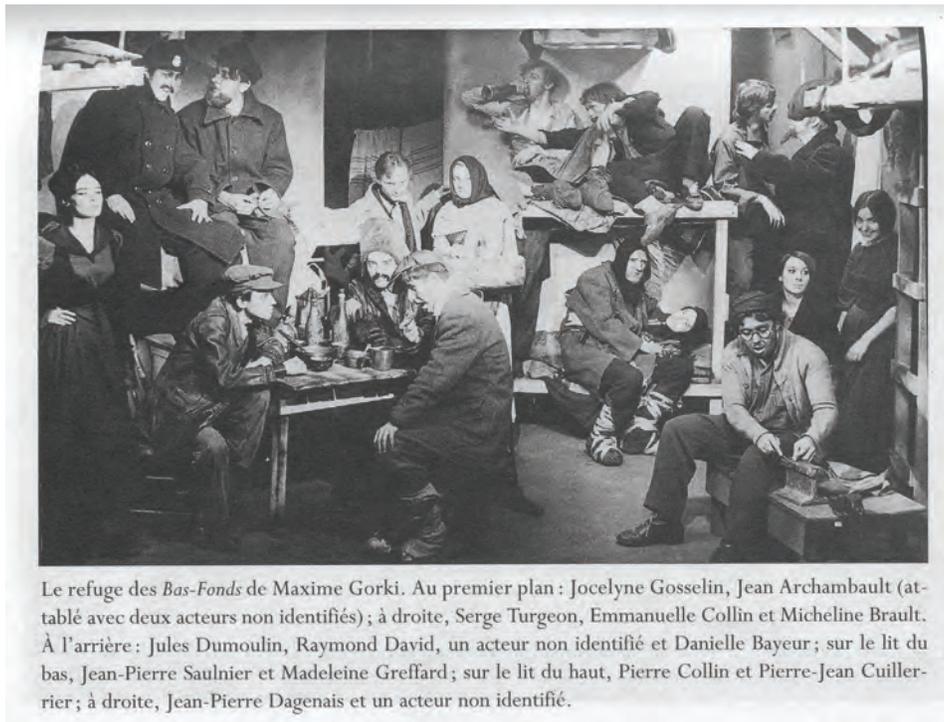
EN 1956, nous étions quelques finissants du Collège Sainte-Croix, aujourd'hui le Collège de Maisonneuve, passionnés de théâtre. Nous nous sommes mis en tête de faire comme à Paris où de jeunes artistes s'installaient dans des caves ou des sous-sols et y présentaient des œuvres nouvelles d'Ionesco, de Beckett ou d'Adamov. C'était avant la naissance du Conservatoire d'art dramatique, de l'École nationale de théâtre et de l'UQÀM. Et la marche s'apprenait en marchant.

Nous nous mîmes donc à la recherche d'un endroit pour y aménager notre « théâtre ». Après avoir arpenté les rues du Plateau et d'Hochelaga, nous avons déniché, dans une ruelle, une ancienne boulangerie : le 1515A Davidson. Nous nous sommes cotisés pour payer la location, puis nous avons acheté du Collège de Montréal

une vingtaine de chaises d'occasion, assez pour constituer deux rangées. Et voilà, nous avons une « salle ». L'autre moitié du local constituait la scène avec une colonne au centre.

Une visite à Félix Leclerc à Vaudreuil nous permit d'avoir une première version du *P'tit Bonheur*, dont nous présentions de courts extraits en lever de rideau, lors de nos premiers spectacles.

Toutefois, nous étions fascinés par Ionesco. Nous avons ainsi mis plusieurs mois à apprivoiser sa *Cantatrice chauve* et *Les Chaises*. Notre fragile connaissance du théâtre hésitait à adhérer au désordre farfelu apparent de la *Cantatrice*. Enfin, nous l'avons présentée à nos cent cinquante amis invités, dans une lettre pleine de réserves pour les prévenir de l'originalité de la « chose ».



Le refuge des *Bas-Fonds* de Maxime Gorki. Au premier plan : Jocelyne Gosselin, Jean Archambault (attablé avec deux acteurs non identifiés) ; à droite, Serge Turgeon, Emmanuelle Collin et Micheline Brault. À l'arrière : Jules Dumoulin, Raymond David, un acteur non identifié et Danielle Bayeur ; sur le lit du bas, Jean-Pierre Saulnier et Madeleine Greffard ; sur le lit du haut, Pierre Collin et Pierre-Jean Cuillierier ; à droite, Jean-Pierre Dagenais et un acteur non identifié.

Les Bas-Fonds de Maxime Gorki. Saison 1963-1964.

Les soirs de spectacle, un de nous, à l'entrée de la ruelle indiquait le chemin à suivre aux spectateurs surpris et un peu perdus. Et que dire de la présence d'une jeune journaliste de *La Presse*, Lysiane Gagnon, qui fit un scoop de cette « découverte artistique ». Les journaux, la télévision naissante, tout le monde artistique voulaient connaître le phénomène. Il faut dire que nous vivions sous le règne de Duplessis et du clergé. Rappelons que les universités québécoises comptaient 10 000 étudiants, aujourd'hui ils sont 500 000. Et ce fut donc l'engouement. Nous avons joué durant des semaines devant ce public inconnu, aussi surpris que nous de découvrir ces « artistes ».

La Comédie Canadienne, fondée par Gratien Gélinas, venait d'ouvrir; ce dernier, dans un geste généreux, nous invita à présenter notre spectacle dans son théâtre, un dimanche soir d'avril 1962. La salle était comble et le succès fut total.

Il nous fallait déménager et nous avons trouvé un garage abandonné sur la rue De Lanaudière près de Laurier. Il a d'abord fallu aménager cet endroit: construire des planchers partout et y installer soixante fauteuils de cinéma achetés d'occasion du Séville, alors en rénovation. De 1962 à 1967, nous avons présenté nos spectacles jusqu'à cinquante reprises. Nos principaux succès, entre autres, furent *L'Avenir est dans les œufs* d'Ionesco, *Homme pour homme* et *Maître Puntilla et son valet Matti* de Brecht, *Voulez-vous jouer avec moâ ?* de M. Achard, *La Visite de la vieille dame* de Durenmat, *Fin de partie* de Beckett, *Au Cœur de la rose* et *C'est l'enterrement de Nicodème* de Pierre Perrault, *Le Baladin du monde occidental* de Synge. Rappelons une anecdote au sujet de cette pièce: le TNM la joua quelques mois après nous et la critique faisait la comparaison entre les deux interprétations... à notre avantage. Pour une fois des amateurs, si souvent décriés, tenaient tête au théâtre professionnel. Autre anecdote: nous avons obtenu notre première subvention de... 300 \$ pour acheter une fournaise.

La troupe, composée en permanence d'une vingtaine de membres, regroupait des gens de tous les milieux, du professeur à la coiffeuse, au plombier et au fonctionnaire. Faute d'école pour répondre à leur passion du théâtre, ce milieu répondait à leurs attentes. Comme

chez Les Compagnons de Saint-Laurent, l'anonymat était de rigueur au début et a été abandonné par la suite. Aucune audition à l'entrée, les rôles étaient distribués par le metteur en scène en faisant pour le mieux avec les ressources sous la main, qui souvent se révélaient surprenantes et pleines de talent.

En 1964, la troupe fut invitée au Festival international de théâtre amateur de Monaco et présenta la pièce *C'est l'enterrement de Nicodème, tout le monde est invité* de Pierre Perrault. Ce festival était alors très reconnu dans le mode théâtral; le patronage de la Princesse Grace de Monaco y était sûrement pour quelque chose.

Puis, après l'Expo 67 et l'arrivée du « joul », le groupe s'associa à celui de Jean-Claude Germain et le Théâtre d'Aujourd'hui fut fondé... et les Apprentis-Sorciers moururent de leur belle mort. Mais, dans ce groupe, des centaines d'amateurs de théâtre y ont trouvé leur mode d'expression et sont devenus des artistes professionnels ou des spectateurs de théâtre avertis et passionnés.

Le Plateau a été notre milieu de vie parmi une population de classe moyenne, plus progressive que conservatrice, au centre de la ville et sur la route de l'Université de Montréal. Nous nous y sentions chez nous, comme encore aujourd'hui.



Le Vieux (Claude Gai) et la Vieille (Jean-Guy Sabourin) dans *Les Chaises* d'Eugène Ionesco.

Les Chaises de Eugène Ionesco. Saison 1959-1960.

Photos reproduites du livre Une fenêtre sur la modernité Les Apprentis-Sorciers (1955-1968) de Jean-Guy Sabourin, chez VLB, éditeur (2003)

LIEUX DE THÉÂTRE SUR LE PLATEAU DEPUIS 1980



Elizabeth Bourget
Conseillère dramaturgique, autrice, traductrice

AU DÉBUT des années 1980, le Plateau n'échappe pas à la mode des cafés-théâtres. On y trouve notamment Les Fleurs du Mal, sur la rue Rachel au coin de la rue Berri, avec une programmation souvent intéressante, et le Quartier latin, rue Saint-Denis, plus éclectique. Leur vie toutefois sera brève. Autre présence éphémère (1979-1985), l'Atelier Continu est établi dans une ancienne école de la CECM, sur la rue Laurier, en face du parc du même nom. Il abrite une salle de 300 places, des salles de répétitions, un atelier de décors. La Ligue nationale d'improvisation (LNI) y joue pendant deux saisons, après la fermeture de la Maison de Beaujeu dans le Vieux-Montréal. Le Nouveau théâtre expérimental (NTE) de Robert Gravel et Jean-Pierre Ronfard y crée aussi des spectacles. Et de nombreuses créations y seront produites, notamment *Alice & Gertrude*, *Nathalie & Renée et ce cher Ernest*, de Jovette Marchesseault, en 1984. Le ministère des Affaires culturelles avait investi dans la création de cette salle qui répondait aux besoins de nombreuses troupes. Mais l'année suivante, la décision de la commission scolaire de ne pas renouveler le bail ne sera pas révisée malgré la mobilisation de l'Atelier Continu. L'édifice sera vendu et transformé en immeuble de condos.

Dans ces années, le théâtre québécois gagne en maturité et en reconnaissance. Le besoin de lieux dotés d'une « vraie » scène, où il est possible de penser une scénographie, est de plus en plus ressenti. C'est ce qui amène, en 1989, deux compagnies disposant alors de lieux non appropriés à s'installer sur le Plateau : la Manufacture et sa salle La Licorne et le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui.

LA MANUFACTURE ET SA SALLE LA LICORNE

La Manufacture est née en 1975. Étant comme beaucoup d'autres compagnies de théâtre montréalaises perpétuellement à la recherche d'un lieu, elle ouvre un café-théâtre, rue Saint-Laurent au sud de Sherbrooke

en 1981. La compagnie, codirigée alors par Jean-Denis Leduc, Daniel Valcourt et Daniel Simard, y crée ses propres spectacles et y accueille de jeunes compagnies. En 1989, la Manufacture déménage sa Licorne dans une « vraie » salle d'environ 150 places, au 4559 de la rue Papineau, à laquelle on joint bientôt une deuxième petite salle dans une formule café-théâtre. En 2011-2012, la Licorne fera l'objet de rénovations majeures et dispose aujourd'hui de deux salles indépendantes parfaitement équipées. Après le départ du directeur fondateur, Jean-Denis Leduc, Denis Bernard a pris le relais de la direction artistique, maintenant assumée par Philippe Lambert. Toutefois, le mandat de la compagnie et du lieu reste le même. La Licorne accueille d'autres compagnies. On fait une bonne place à la création de textes québécois. Et c'est à La Licorne qu'on a pu découvrir plusieurs auteurs contemporains de Grande-Bretagne, en particulier d'Écosse, la Manufacture ayant entretenu des liens privilégiés avec des compagnies écossaises.

LE CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

Le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui a vu le jour et a grandi... dans un fond de cour. Ceux et celles qui ont fréquenté ce théâtre, quand il était installé au 1297 de la rue Papineau, sauront ce que je veux dire. Le théâtre était situé littéralement au fond d'une cour. Il fallait ensuite monter un escalier, proche parent d'un escalier de secours, pour arriver au guichet et au foyer du théâtre, puis redescendre un escalier à l'intérieur menant à une salle d'environ cent places, pourvue d'un plafond bas et de deux colonnes de ciment en plein milieu. C'est là que naît le Centre, en 1968, d'abord un regroupement de plusieurs compagnies, mais qui très rapidement devient le « Théâtre d'Aujourd'hui » dirigé par Jean-Claude Germain qui y créera tous ses textes et en assumera la direction artistique jusqu'en 1982. Le théâtre au fond de la cour verra encore la création de nombreux spectacles sous la direction artistique de Gilbert Lepage,



Théâtre La Licorne. Photo : Steve Montpetit

puis de Robert Lalonde. C'est sous le mandat de Michèle Rossignol qu'il pourra enfin se retrouver, en 1991, dans un lieu à la mesure d'une dramaturgie québécoise reconstruite, traduite et jouée un peu partout à travers le monde. Le nouveau théâtre sera aménagé dans un ancien cinéma pour adultes (le cinéma Carré Saint-Louis) et, dès le départ, comportera une salle polyvalente d'environ 250 places et une petite salle d'environ 75 places. Le lieu connaîtra deux rénovations importantes, en 2010, et dix ans plus tard, en 2020.

LE THÉÂTRE ESPACE GO

Par ailleurs, en 1995, un nouveau lieu voit le jour au 4890 boulevard Saint-Laurent : le Théâtre Espace GO. Le projet reçoit le Prix d'excellence de l'Ordre des architectes du Québec pour la catégorie institutionnelle. Ici, on ne peut pas parler tout à fait de déménagement, mais sans doute d'une filiation. En effet, les origines d'Espace GO remontent au Théâtre expérimental des femmes (TEF), collectif fondé par Pol Pelletier, Louise Laprade et Nicole Lecavalier, en 1979, à la Maison de Beaujeu. En 1985, le TEF migre au 5066 rue Clark et finit par prendre le nom d'Espace GO, alors que Ginette Noiseux en devient l'unique directrice artistique, fonction qu'elle assume encore aujourd'hui. À partir de son installation sur le boulevard Saint-Laurent, Espace GO devient un lieu dédié à l'évolution de la pratique théâtrale et au développement individuel des artistes. Des rénovations majeures en 2017 augmenteront l'espace disponible à la création et permettront d'accueillir UBU, la compagnie de théâtre de Denis Marleau et Stéphanie Jasmin, et Porte-Parole,

la compagnie de théâtre documentaire d'Annabel Soutar. Ces dernières années, dans la foulée du mouvement des Femmes pour l'équité en théâtre (FET), Espace GO en collaboration avec plusieurs partenaires est à l'origine d'événements féministes mobilisateurs, notamment un chantier portant sur la place des femmes dans les arts de la scène.



Le Théâtre d'aujourd'hui. Photo : Maryse Boyce, 2021

À partir des années 1980, le théâtre devient également de plus en plus interdisciplinaire. Les arts de la scène se contaminent, la danse se mêle au théâtre, le cirque se développe, la performance quitte les arts visuels et envahit les scènes. Reflétant ces mutations, deux lieux seront mis sur pied : La Chapelle, scènes contemporaines, au 3700 rue Saint-Dominique, en 1990, et le Montréal Arts Interculturels (MAI), au 3680 rue Jeanne-Mance, en 1999. Ces deux lieux accueillent tout à la fois du



Théâtre Espace Go. Photo : Antoine Raymond

théâtre, de la danse, de la musique ou des spectacles multidisciplinaires, tant en français qu'en anglais. Le MAI, comme son nom l'indique, est interculturel. Il a été créé pour favoriser le développement d'artistes issus de la diversité ou autochtones et offre à ces derniers et ces dernières un programme d'accompagnement dans la création de leurs œuvres.

Pour terminer cet article, je me permets de souligner qu'en 2001, au défunt café-théâtre L'Aparté, situé rue Saint-Denis, en face de l'École nationale de théâtre du Canada, le Festival du Jamais Lu, festival consacré à la

nouvelle dramaturgie voit le jour. Le Jamais Lu migrera ensuite avenue du Mont-Royal, en haut du bar Bily Kun, dans la salle O Patro Vys. Depuis 2012, le festival est présenté aux Écuries, 7285 rue Chabot, dans le lieu aménagé pour le regroupement de compagnies dont il fait partie. Le Jamais Lu offre maintenant des éditions à Montréal, à Québec, à Paris et dans les Caraïbes. Ce déplacement plus au nord est peut-être symptomatique. Pour toutes sortes de raisons, notamment financières, on peut se demander si la création de nouveaux lieux théâtraux sur le Plateau n'est pas révolue.

Note de l'autrice : Pour l'élaboration de cet article, j'ai consulté les sites internet des compagnies théâtrales mentionnées. J'ai également eu recours à un article de Lorraine Hébert (1985), *Repartir de zéro? Jeu*, (34), 26-27, ainsi qu'à un document disponible sur le site du Conseil québécois du théâtre : Paul Lefebvre (octobre 2007), *Le théâtre des métamorphoses, Évolution du théâtre québécois depuis les États généraux de 1981*.

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE DU QUAT'SOUS

Frédéric Kantorowski
Auteur du livre *En Scène! 1865-1979*

TURBULENTE, CRÉATRICE, SPONTANÉE : LA SCÈNE ARTISTIQUE DES ANNÉES 1960 A ÉTÉ TOUT CELA, ET BIEN PLUS ENCORE. L'UN DES ACTES DE CETTE RÉVOLUTION S'EST JOUÉ SUR LE PLATEAU, AU QUAT'SOUS.

NOUS SOMMES en 1968. Fondée 8 ans plus tôt, l'École nationale de théâtre accueille chaque année une poignée d'étudiants formés sur le modèle français. Mais cela ne va pas durer.

Le milieu de l'éducation est en effervescence et les étudiants en art sont au front. Dès l'année 1964, les étudiants de l'École des beaux-arts, appuyés par ceux du Conservatoire d'art dramatique, font la grève. À l'automne de 1968, ils occupent leur école et participent activement à l'opération Déclat, sorte d'états généraux des artistes contestataires. On exige la démocratisation des arts, l'autogestion et plus de liberté. Les carcans doivent sauter. C'est finalement les deux tiers des cégépiens du Québec qui vont tomber en grève générale.

Durant cet automne chaud, un groupe de neuf étudiants claque la porte de l'École nationale de théâtre. Motif ? La direction leur refuse le droit de choisir eux-mêmes leur spectacle. C'est en réalité tout l'enseignement qu'ils accusent de conservatisme. Pour se dégager de la tutelle des auteurs français, les étudiants prônent l'improvisation. « À l'École, depuis le début, c'était tout le temps des Français, des Américains, tout sauf des Québécois. À un moment donné, on s'est dit : "On veut faire du québécois" », se souvient Claude Laroche, l'un des contestataires.

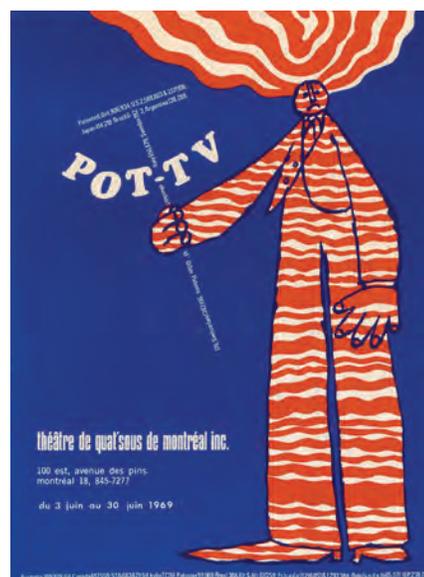
C'est ainsi que cinq de ces étudiants vont monter eux-mêmes leur propre spectacle, iconoclaste et dénonciateur : *Pot-Tv*. Avec un budget de 60 \$, *Pot-Tv* est présenté durant l'été de 1969 au Quat'sous, ce qui en fait la première création collective montée sur une scène professionnelle. Le Quat'sous n'en est pas à son premier coup d'éclat : l'*Osstidcho* y avait déjà été créé au printemps de 1968. Critique tous azimuts de la culture de masse, *Pot-Tv* imagine ce qui nous arriverait si on nous retirait notre dose quotidienne de télévision.

« ... On a fait dix sketches sur dix thèmes, des sketches courts, à peine joués ; l'acteur là-dedans n'était pas important ; c'était la pensée qui était importante. Il y avait un sketch

sur la consommation, un sur le sexe, un autre sur la drogue ; c'étaient de gros flashes, de grosses images », raconte encore Claude Laroche.

Spectacle applaudi par un certain public jeune, la critique semble plus partagée. Avec humour, *La Presse* écrit : « Pas de décor, pas de costume, pas de maquillage, pas de metteur en scène. [...] Donc pas de critique. ». Une critique bienveillante suivra tout de même ensuite.

Pot-Tv fut emblématique de son époque. Dans les mois qui suivirent, certains de ses créateurs formeront, avec d'autres, Le Grand cirque ordinaire, une troupe qui marquera la scène avec ses tournées festives et provocantes. Et depuis cette date, l'École nationale de théâtre met chaque année des auteurs québécois à son programme d'étude.



Affiche de la création collective Pot-Tv, présentée au théâtre de Quat'sous, en juin 1969, avec Paule Baillargeon, Claude Laroche, Gilbert Sicotte, Pierre Curzi et Yvon Barette, ainsi que trois musiciens. Pour eux, le théâtre est avant tout « un langage pour changer le monde » : un message qu'il porteront dans les cégeps en ébullition où leur spectacle sera également présenté.

Les citations sont tirées des entretiens parus dans *Jeu*, n°5, « Le Grand Cirque ordinaire », 1977.

MAILLONS IMPORTANTS DU THÉÂTRE SUR LE PLATEAU

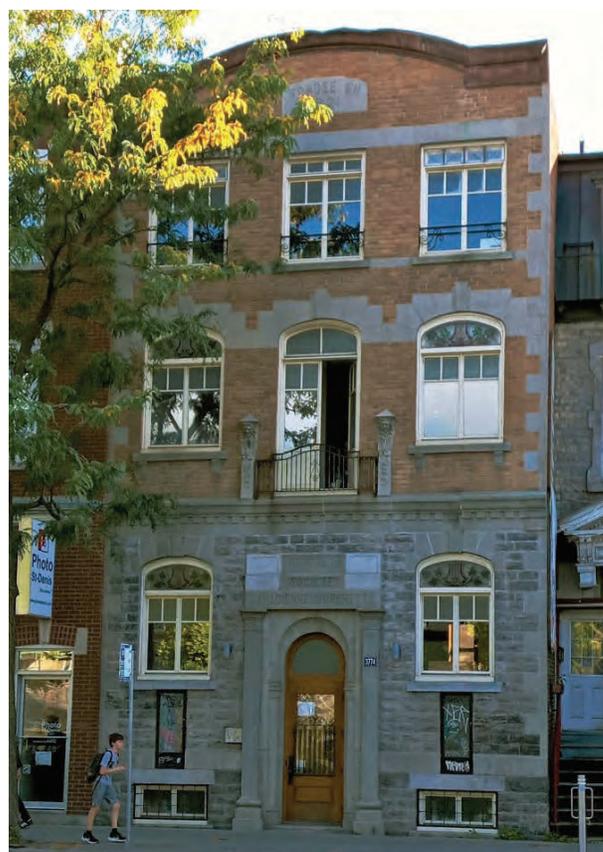
Ce bulletin relate l'histoire des théâtres du Plateau. Cependant, les limites imposées par son format nous ont obligés à mettre de côté certains éléments. Voici quelques photos qui apporteront un complément aux divers articles retenus.

LE THÉÂTRE LYRIQUE

Le théâtre lyrique a connu ses heures de gloire entre les années 1921 et 1952 à Montréal. La Société canadienne d'opérette a été fondée en 1921. La Société s'installe au 3774 actuel de la rue Saint-Denis où l'on peut encore voir son nom sur la façade. Dissoute en 1933, sa relève a été assurée par les Variétés lyriques fondées en 1936 par Lionel Daunais et Charles Goulet. Plusieurs de ses artistes habitaient le Plateau dont la comédienne Rose Rey-Duzil et le peintre-décorateur Alfred Faniel.



De gauche à droite, Charles Goulet, Olivette Thibault, Lionel Daunais, Rose-Rey Duzil, Alain Lachance et Marthe Lapointe dans Joséphine vendue par ses sœurs. Saison 1941-1942. Photos: Fonds R. R.-Duzil, Archives de la Société d'histoire du Plateau Mont-Royal.



LE DRAMATURGE MARCEL DUBÉ

Le dramaturge Marcel Dubé (1930-2016) a vécu de longues années sur le Plateau qui l'a sans doute inspiré. On le voit ici à ses débuts à gauche, et à droite, une maquette du décor de sa pièce *Zone* qui nous fait penser à la ruelle de son enfance comme le raconte Louise Dazé dans son témoignage en page 28 de ce bulletin.



Photos tirées du livre 350 ans de théâtre au Canada français de Jean Béraud, Cercle du livre de France, 1958.

LA ROULOTTE ET LE QUAT'SOUS

Le théâtre La Roulotte, le plus vieux théâtre pour enfants, a été créé en 1953 par le comédien Paul Buissonneau et Claude Robillard du Service des parcs de la Ville de Montréal. Nombreux sont ceux qui conservent encore un souvenir merveilleux des spectacles auxquels ils ont assisté dans leur enfance. Après avoir fait ses premiers tours de piste au parc La Fontaine, ce théâtre ambulant est toujours en fonction en été dans les parcs de la Ville.



*La Roulotte et son créateur Paul Buissonneau.
Photo: Archives de la Ville de Montréal.*



*Le Théâtre de Quat'Sous dans les années 1970 sur l'avenue des Pins. Cet édifice a été démoli en 2008 et reconstruit l'année suivante.
Photo: Archives de la Ville de Montréal.*

En 1955, Paul Buissonneau fondait une troupe, le Théâtre de Quat'Sous. Il fait l'achat d'une ancienne synagogue sur l'avenue des Pins, dix ans plus tard. Il la transforme en salle de spectacles avec Yvon Deschamps, Louise Latraverse, Claude Léveillée et Jean-Louis Millette. En 1968, *l'Ossidcho* devient l'un des événements culturels marquants du Québec. Ce théâtre verra s'épanouir les talents de nombreux auteurs dont René-Daniel Dubois, Wajdi Mouawad et Michel Tremblay (qui y a été joué 18 fois) ainsi que le grand André Brassard avec 24 mises en scène !

L'ÉCOLE DU BON PARLER

En 1933, Yvonne Duckett (mieux connue sous le nom Mme Jean-Louis Audet) fonde dans le sous-sol de sa maison, rue Saint-Hubert sur le Plateau, une école de phonétique et d'art dramatique qui deviendra célèbre bien au-delà du quartier. Elle formera plusieurs générations d'acteurs et d'actrices professionnels jusqu'à la fin des années 1960. Le quartier a accueilli d'autres écoles semblables, comme la renommée École du Doux Parler, fondée par Cora Eli-Lepage, mère de Monique Lepage, et dont un studio se trouvait au 4184 de la rue Saint-Denis, dans les années 1930 et au Square Saint-Louis, par la suite.



Madame Jean-Louis Audet en séance de travail.



Les élèves posent fièrement avec leurs mères.

Photos Conrad Poirier, BANQ

MICHEL TREMBLAY

AU THÉÂTRE DE VERDURE

Frédéric Kantorowski

Auteur du livre *En Scène! 1865-1979*

DURANT L'ÉTÉ DE 1957, « DANS LA CHALEUR HUMIDE DU MOIS D'AOÛT », LE THÉÂTRE DE VERDURE DU PARC LA FONTAINE PRÉSENTE LA COMÉDIE *LA TOUR EIFFEL QUI TUE*, MISE EN SCÈNE PAR PAUL BUISSONNEAU : UNE SOIRÉE MAGIQUE LORS DE LAQUELLE VA SE DÉCIDER L'AVENIR DE MICHEL TREMBLAY, ENFANT DU PLATEAU.

JUSQU'À cette soirée mémorable, Tremblay n'a guère été au théâtre, si ce n'est à la salle paroissiale de l'Immaculée-Conception. Sa mère, « prévenue des mœurs dissolues des gens de spectacle en général et des acteurs en particulier », lui défend bien.

Mais ce soir-là, Tremblay, qui a 14 ans, est bien résolu à cueillir le fruit défendu. Dans *Douze coups de théâtre* (Éditions Leméac 1992), il raconte ce moment décisif de sa jeunesse. En voici un extrait.

« Je me sentais donc beau, ce soir-là, j'avais fait la queue avec tout le monde pour acheter mon billet et j'avais choisi une des meilleures places en plein centre du théâtre pour assister enfin à la représentation de *La Tour Eiffel qui tue*.

« La scène flottante était séparée de la rive par une espèce de petit bras que je trouvais du plus bel effet.

« Le soir était tombé pendant que l'amphithéâtre se remplissait lentement ; j'avais vu, à gauche de la scène, la fontaine s'illuminer encore une fois, les canards entrer dans leurs cabanes de bois, les promeneurs, sur l'autre rive du lac, s'installer sur les bancs, s'embrasser tout en surveillant les allées et venues des policiers à cheval.

« La scène était complètement vide. J'étais déçu. On avait beaucoup parlé à la télévision du côté folklorique parisien de ce spectacle, alors j'aurais voulu voir un décor de rue, un dessin de la tour Eiffel, quelque chose qui m'aurait suggéré Paris, une colonne Morris, un Sacré-Cœur de Montmartre, une rue Notre-Dame de Paris... pas un plancher désespérément nu.

« Quand la nuit fut complète – les lumières s'éteignirent d'un seul coup, il ne resta plus que la fontaine qui se mirait dans le lac –, le spectacle put commencer. Et les deux

heures qui suivirent furent parmi les plus importantes, les plus décisives de ma vie.

« Paul Buissonneau me donna ce soir-là l'une de mes plus grandes leçons de théâtre : il m'apprit la signification et la magie de la transposition.

« Ce qui nous était présenté alors à la télévision, les deux téléthéâtres que je regardais avec passion toutes les semaines ou les déjà nombreux téléromans, était peu ou pas du tout transposé ; les décors, les costumes, les accessoires étaient réalistes : le samovar des Russes se voulait un vrai samovar, les costumes des Grecs s'inspiraient des livres d'histoire, le décor de *La Ménagerie de verre*, une réplique des maisons de la Nouvelle-Orléans des années trente, la cuisine de *La famille Plouffe*, presque notre cuisine à nous. J'avais donc été habitué à croire au premier degré ce que j'avais sous les yeux. Mais ce soir-là, Paris et sa faune s'animèrent devant moi avec des moyens tellement inattendus, à l'aide de filtres, de trouvailles, de subterfuges si drôles et si efficaces, que j'en fus littéralement galvanisé. Tout m'était suggéré plutôt qu'imposé et les images qu'on m'offrait étaient nouvelles en plus d'être superbes ! On ne se contentait pas d'essayer de représenter Paris, on la réinventait à partir de presque rien.

« Le décor et une grande partie des accessoires étaient faits en séchoirs à linge de bois extensibles pourtant bien familiers : la tour Eiffel elle-même s'étirait, s'étirait, à la fin du spectacle, jusqu'à dépasser le cadre de scène et défoncer le ciel ; les fiacres étaient des acteurs à qui on avait passé un attelage en séchoir à linge recouvert d'un papier goudron dans lequel on avait découpé une fenêtre ovale ; des patères servaient de lampadaires pour les prostituées, les colonnes Morris valsaient, des parapluies devenaient un orage électrique, un mur, les roues d'un carrosse... La

scène se vidait et se remplissait en quelques secondes : on changeait de lieu sans s'en apercevoir ou, plutôt, dans le *ravissement de s'en apercevoir*. La machinerie théâtrale devenait un personnage essentiel aussi intéressant que les êtres humains qui déambulaient sur la scène. Pour la première fois de mon existence, je ne croyais pas ce que je voyais, je jouais à y croire ! [...]

« Et une chose stupéfiante se produisit : jamais au cinéma je n'avais rêvé d'en faire, d'en être, d'en vivre, me contentant de gober les histoires qu'on me racontait, peut-être parce que pour nous, à l'époque, le cinéma était une chose qui venait d'ailleurs, des États-Unis, de France, d'Italie ; mais là, devant cette invention de tous les instants, cette intelligence à transformer les choses les plus ordinaires

en un Paris du début du siècle plus vrai que nature, ce travail collectif qui *avait l'air* d'un travail collectif, je sus tout de suite qu'il fallait qu'un jour j'en fasse partie. Je dirais même plus, je sus ou, plutôt, j'eus la vision que j'en ferais un jour partie. Ce qui se passait ce soir-là sur la scène allait devenir, je le sentais, le but de ma vie ! Même si rien jusqu'alors ne m'y avait préparé ; même si ce n'était là qu'un premier contact. Mais c'était plus qu'un premier contact, c'était un choc, une révélation. J'étais fou de joie mais j'étais aussi très inquiet comme lorsqu'on vient d'apprendre une grande nouvelle qui va transformer notre vie et qu'on ne sait pas encore si elle est bonne ou mauvaise. »



Photo tirée du programme produit à l'occasion des 20 ans du Quat'sous, en 1976, lors de la reprise du spectacle donnée au théâtre Port-Royal de la Place des arts.
Photo: BANQ.



Michel Tremblay à ses débuts comme dramaturge.
Photo: Ici Radio-Canada.ca



Le théâtre de Verdure du Parc Lafontaine fut inauguré en 1956 avec *La Nuit des Rois*, de Shakespeare, présenté par la troupe du Théâtre-Club, de Monique Lepage et Jacques Létourneau. D'autres spectacles y furent présentés au fil des ans, dont *La Tour Eiffel qui tue*, en 1957, dans le cadre du Festival de Montréal.
Photo: Archives Ville de Montréal

LE VAUDEVILLE... RUE PAPINEAU



Gabriel Deschambault
Vice-président de la Société d'histoire du Plateau

C E BULLETIN présente un portrait de la scène théâtrale telle qu'elle existait à Montréal et dans notre quartier, au fil du temps. Bien sûr, il s'agit à l'origine surtout d'un théâtre plus traditionnel, plus classique, qui est principalement inspiré de la tradition française. Cette prestation s'adresse avant tout à un public avide de ce genre culturel particulier. Par le fait même, elle laisse en plan une large partie de la société qui ne trouve pas son compte dans ce genre de divertissement. Mais nos voisins américains vont rapidement pallier cette situation.

C'est avec la révolution industrielle de la fin du dix-neuvième siècle que nous verrons apparaître le burlesque américain, dont le but avoué est essentiellement d'amuser les gens, dont le quotidien difficile et ardu les amène surtout à vouloir rire, s'amuser, se divertir à bon compte. Ces troupes de burlesque proviennent principalement de New-York, où l'on organise de vastes tournées. On ne tardera pas à les voir en tournée au Canada et, bien sûr, à Montréal. Leur succès est fulgurant.

Le burlesque américain présente des sketches comiques (à partir de courts sujets surnommés « bits »), des films, du chant et de la musique, des variétés et surtout une « ligne de filles » qui dansent et qui chantent. À l'origine, souvent osé avec ses danseuses, le spectacle de burlesque devra s'ajuster en venant au Québec où, comme on le sait, l'Église joue souvent au régisseur de plateau. Exit les jolies danseuses. D'ailleurs, avec la disparition des « lignes de filles », on parlera dorénavant plutôt de vaudeville.

Comiques, mais pas fous, les comédiens francophones emboîtent le pas après la guerre en créant leurs propres troupes et en offrant peu à peu, mais enfin, des prestations en français à un public qui devait jusque-là se contenter de spectacles anglophones. Ce n'était pas bien grave car le jeu burlesque, très physique et peu loquace, satisfaisait tant bien que mal nos amis de la classe ouvrière. Le burlesque américain poursuivra sa présence montréalaise jusque vers les années 1930 où il cédera finalement la place aux troupes locales. Cette période

sera l'apogée du burlesque à Montréal et l'on dit que la période 1930-1950 représente son âge d'or. On ne compte pas moins de huit mille places réparties dans une douzaine de salles.

Les premières troupes montréalaises sérieuses seront celles d'Arthur Pétrie, d'Olivier Guimond père et de Rose Ouellette. Suivra celle de Jean Grimaldi qui parcourra tout le Québec pendant de nombreuses années; il s'attristera finalement de la lente disparition du vaudeville. C'est toutefois lui qui aidera Gilles Latulippe, en 1967, à lancer son Théâtre des Variétés. Il verra dans ce jeune homme une relève fiable et participera ainsi à la relance du vaudeville à Montréal.

MAIS ALORS, DANS LE PLATEAU ?

Évidemment, ces spectacles se trouvent à l'origine surtout au centre-ville, où il y a de grandes salles : parmi les plus connues, il y a le National, le Gayety, le Midway, le Her Majesty's. Mais, plus près de nous, les gens fréquentent aussi le Chanteclerc, rue Saint-Denis près de Gilford, qui deviendra le Stella et plus tard le Rideau vert. On fréquente aussi le Dominion, rue Papineau près de Mont-Royal, qui deviendra plus tard le fameux et légendaire Théâtre des Variétés.

Le Dominion est conçu en 1913 par l'architecte Joseph-Arthur Godin (1879-1949) pour les frères Lawand. À l'origine dédié au cinéma muet, il recevra vers 1932 des spectacles de burlesque avant de redevenir cinéma au milieu des années 1950. Gilles Latulippe s'en portera acquéreur en 1967 pour y installer son Théâtre des Variétés, inauguré à l'automne 1967, avec Olivier Guimond fils comme grande vedette.

Pendant cinq ans, ce théâtre offre la scène à de grands artistes de l'âge d'or du burlesque : Rose Ouellette, Juliette Béliveau, Manda Parent, Paul Desmarteaux et Olivier Guimond, qui y font leurs numéros et amusent un public conquis d'avance. En 1972, s'amorce une autre période faste, où Latulippe produit ses propres pièces

et grandes revues. Georges Guétary, Tino Rossi, Luis Mariano donnent quelques airs de noblesse à cet univers qui tarde encore à se faire reconnaître par la « Culture » officielle.

C'est Guilda – avec ses revues extravagantes – qui viendra finalement convaincre le bon sens de se laisser séduire par le rire et les paillettes. Mais, après 33 ans de popularité continue et 7000 représentations de spectacles, Gilles Latulippe invoque l'absence d'une relève intéressée à poursuivre l'épopée du vaudeville et ferme l'établissement en 2000. C'est la fin du vaudeville à Montréal.

Le ministère de la Culture et des Communications du Québec a reconnu l'intérêt patrimonial de l'immeuble en 2001, pour sa valeur historique comme témoin de l'histoire du théâtre québécois. La nouvelle *Loi sur le patrimoine culturel*, adoptée en 2012, lui a conféré le statut d'immeuble classé.

En terminant, comment ne pas sourire au simple énoncé des noms d'artistes de ces vaudevilles : Tizoune, La Poutine (alias Casserole), Pizzy-Wizzy, Macaroni, Bozo, Pic-Pic, Ti-Pit Raccourci, Manda, etc. Je les imagine tous réunis dans le Salon bleu, un verre de champagne à la main, écouter le discours de la ministre de la Culture mentionnant que le Théâtre des Variétés est maintenant classé comme témoin important de l'histoire du théâtre québécois. Il paraît que le party a levé rapidement et que le journal des débats ne savait pas quoi rapporter le lendemain.

Salut les artistes !



Note de l'auteur : Mes recherches pour la rédaction de cet article ont été effectuées dans les deux ouvrages suivants, disponibles en bibliothèque, et dont je vous recommande chaudement la lecture : Chantal Hébert, *Le Burlesque au Québec*, 1981, Éditions Hurtubise et Gilles Latulippe, *Avec un sourire*, 1997, Éditions de l'homme.



*Olivier Guimond et Gilles Latulippe, dans leurs habits « misfits », ainsi nommés pour leur ajustement très discutable.
Source photo : Archives Théâtre des Variétés. BANQ*



*Rose Ouellette et Gilles Latulippe sont l'incarnation du rire, mais leurs costumes précèdent vraisemblablement leurs lignes comiques.
Source photo : Archives Théâtre des Variétés. BANQ*

ARTISANS DES ONDES

Frédéric Kantorowski

Auteur du livre *En Scène! 1865-1979*

C'est à une troupe amateur du Plateau que revient l'exploit d'avoir joué la première pièce de théâtre radiodiffusée au Canada. Retour sur cette grande première.

DEPUIS l'automne 1922, les Montréalais peuvent enfin écouter la radio grâce au tout nouveau poste CKAC. Montréal fait alors tout à fait bonne figure parmi les radios pionnières puisque les premières émissions aux États-Unis et en Europe sont à peu près contemporaines.

Au Québec, on ne compte alors qu'environ 2000 récepteurs. Il faut dire qu'à 20 \$ l'unité, ce n'est pas encore tout à fait accessible à tout le monde. N'empêche, l'engouement pour la radio va rapidement se répandre. En famille, avec les amis ou les voisins, il devient habituel de se réunir autour du beau poste de radio qui fait le plus bel effet dans le salon.

Dès ses débuts, la radio manifeste un véritable intérêt pour la culture. La musique, avec de nombreuses diffusions de concerts, occupe une part importante de la programmation. Mais pour le théâtre, c'est plus compliqué, ne

serait-ce qu'en raison des défis techniques. Il faut attendre le 5 avril 1923 pour que soit présentée la première pièce radiodiffusée au Canada et, très certainement, une des toutes premières dans le monde.

La pièce jouée pour cette grande première est un drame patriotique de Louis-Honoré Fréchette, *Félix Poutré*, écrit en 1861. À la frontière de l'histoire et de la fiction, cette tra-gi-comédie raconte l'arrestation d'un patriote de 1837 qui, pour échapper à ses accusateurs, feint la folie. Elle fût l'une des pièces les plus jouées par les cercles du début du siècle.

Dans les années 1920, ces cercles sont encore nombreux un peu partout au Québec. Certes, l'activité professionnelle s'est considérablement développée depuis le tournant du siècle, mais, victime de la guerre, puis de la grippe espagnole, elle demeure vacillante et laisse encore beaucoup de place aux amateurs. À l'échelle d'un quartier ou d'une paroisse, ils conservent leur attrait et jouissent d'un rayonnement. Au-delà de leur valeur artistique, ils incarnent une facette de la vie communautaire, un peu comme le feront longtemps les fanfares. Les meilleurs d'entre eux sont même régulièrement couverts par les grands journaux.



Photo du Cercle Artisan de l'Immaculée-Conception publiée dans La Presse le 4 avril 1923, jour précédant la diffusion de la première pièce de théâtre.

Sur le Plateau, c'est notamment à la salle paroissiale de l'église de l'Immaculée-Conception que l'on en retrouve plusieurs, certains éphémères, d'autres plus tenaces. Située dans l'ancienne construction de l'église, au coin de Rachel et Bordeaux, cette salle était dotée d'une petite scène, enrichie par un rideau de scène peint comme on en trouvait dans les théâtres de l'époque. Dès 1905, on y présente la pièce *Félix Poutré*, pièce qui sera radiodiffusée plus tard à CKAC. Dans la décennie qui suit, Hector Charland, célèbre pour son rôle de Séraphin Poudrier dans *Les Belles histoires des pays d'en haut*, y joue avec diverses troupes d'amateurs ; elle demeurera active longtemps et on y présentera par exemple, dans les années 1950, *La Passion*, avec Jean-Paul Kingsley, un spectacle joué plus de 1200 fois à travers tout le Québec !

Mais revenons à notre radiodiffusion de 1923. Comment se fait-il que CKAC ait confié à une troupe d'amateurs cette première ? Il faut d'abord dire qu'à ses tout débuts, la radio fait abondamment appel aux artistes amateurs. Ce n'est vraiment qu'à partir des années 1930 que les productions professionnelles vont s'imposer. Le cercle Artisan de l'Immaculée-Conception ne fait donc pas exception. Cette troupe d'une vingtaine de passionnés est alors encore assez jeune. Son nom lui vient probablement de son lien avec une importante société de secours mutuel, la Société des artisans canadiens-français.

Ce cercle est animé par Aimé Blanchard, lui-même un ancien du cercle Montcalm, de Saint-Hyacinthe ; il est alors bien connu pour sa passion du théâtre. Mais Blanchard n'est pas un professionnel de la scène : il est plutôt « metteur en page » au journal *La Presse*, lequel est propriétaire de CKAC... On a donc toutes les raisons de penser que Blanchard était au bon endroit au bon moment. Son *Félix*

Poutré, qu'il présentait déjà et continuera de présenter durant des années, était tout désigné pour servir à cette expérimentation radiophonique qui devait faire date.

Sans surprise, au lendemain de cette première, *La Presse* pavovait : « L'émission de cette pièce fut particulièrement soignée par les ingénieurs du poste CKAC. Par un contrôle continu et des procédés spéciaux, ces derniers purent enregistrer parfaitement toutes les paroles des nombreux personnages disséminés à un grand nombre d'endroits autour du microphone. Le résultat fut plus que satisfaisant et il démontre, une fois de plus, l'excellente organisation du poste CKAC. »

On répéta donc l'expérience quelques semaines plus tard avec *La Malédiction*. Difficile de dire aujourd'hui quelle était vraiment la qualité de ces premières. Elles préfiguraient cependant une longue tradition de théâtre radiophonique qui allait s'enraciner à partir des années 1930, avec des émissions comme *L'Heure provinciale* ou encore *Le Théâtre du Docteur Lambert*, (oui, oui, le fameux Sirop Lambert), présentée par Fred Barry et enregistrée au théâtre Stella sur Saint-Denis.

À partir de là, les émissions de théâtre radiophoniques vont se multiplier par dizaines. La radio va ainsi largement contribuer au développement du théâtre québécois. De nombreux auteurs vont y faire leurs premières armes, comme Henri Letondal, Robert Choquette, Henri Deyglun, Gratien Gélinas, Félix Leclerc, Françoise Loranger ou encore Marcel Dubé.

Après un long silence radio, ce n'est que tout récemment que Radio-Canada a relancé ce genre. Et tout ça a commencé avec une poignée de passionnés du Plateau.



*La salle paroissiale de l'Immaculée-Conception sous la chapelle du Sacré-Cœur.
Photo Gaétan Sauriol, tirée de l'Album souvenir publiée par la paroisse en 2011.*

Sources : Pierre Pagé, *Histoire de la radio au Québec*, Fides, 2007. Archives en ligne de la Presse BANQ



DU « REGENT THEATRE » À LA LIBRAIRIE RENAUD-BRAY

Yves Desjardins
Membre de la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal,
administrateur de Mémoire du Mile End,
auteur de l'Histoire du Mile End, paru en 2017 aux éditions du Septentrion

Situé avenue du Parc, juste au nord de Laurier, l'édifice qui abrite aujourd'hui la librairie Renaud-Bray a été classé monument historique par le gouvernement du Québec le 25 avril 1988. Selon l'avis, sa valeur patrimoniale tient à sa représentativité des « palaces » dédiés au cinéma construits dans les quartiers montréalais entre 1915 et 1930. On souligne également la qualité de sa façade, grâce à sa composition verticale et au recours à la céramique terre cuite blanche émaillée. Quelques mois auparavant, plusieurs avaient plaidé pour que l'intérieur du théâtre, quasiment intact, soit également protégé. Mais, lors de l'annonce du classement, il était déjà trop tard...

LE 4 MARS 1916, le quotidien *The Gazette* annonce l'ouverture d'une « maison palatiale » dédiée au cinéma, le Regent Theatre. L'article décrit une luxueuse salle de 1200 places, « dotée d'une exquise décoration intérieure aux tons d'ivoire et d'or, avec des tapisseries de soie importées de France ». Il met aussi en valeur la climatisation de la salle, à la fine pointe de la technologie, ainsi que la magnifique horloge garnissant la façade. Avec ses matinées et ses programmes doubles, le Regent deviendra au cours des années suivantes un lieu de rendez-vous couru de l'avenue du Parc. L'avènement de la télévision, au Québec en 1952, suivi par celui de la cassette vidéo à la fin de la décennie 1970, met cependant fin à l'âge d'or des palaces du cinéma et les salles disparaissent les unes après les autres.

Le Regent traverse initialement cette période difficile grâce à de nouvelles vocations : pendant les années 1960, il présente du cinéma grec à un moment où l'avenue du Parc constitue la « rue principale » de cette communauté à Montréal. Toutefois, avec le départ des Grecs vers la banlieue, cette formule ne fait plus recette. L'entrepreneur Roland Smith l'achète alors en 1973 pour en faire un cinéma porno, qu'il nomme Le Beaver. Après l'avoir vendu en 1976, il le rachète en 1986 et le transforme en cinéma de répertoire, Le Laurier.

L'expérience est cependant de courte durée. En mars 1987, Smith vend Le Laurier ainsi que deux autres théâtres, L'Outremont et L'Autre cinéma (un immeuble anonyme situé avenue Papineau au sud de Beaubien), à la Baron Byng Construction. Or, ces promoteurs ne cachent pas leur intention de transformer les édifices en centres

commerciaux. L'annonce de la fermeture de L'Outremont provoque une vive émotion ; rendez-vous des cinéphiles pendant plusieurs années, il est aussi considéré comme un joyau patrimonial par de nombreux résidents d'Outremont. Face à la mobilisation – une pétition lancée par l'Association des citoyens d'Outremont recueille 6000 signatures en quelques jours – les nouveaux propriétaires annoncent dès le mois d'avril suivant que L'Outremont sera préservé, mais ne disent rien sur l'avenir du Regent.



*Le cinéma Regent en 1930.
Bibliothèque et Archives Canada, collection Famous Players, PA-119685.*

Les mouvements de défense du patrimoine, comme Sauvons Montréal, tentent alors d'obtenir son classement. Le journaliste spécialisé Dane Lanken fait valoir qu'avec L'Outremont, le Regent est, avec son voisin de l'avenue du Parc, le Rialto, l'un des derniers témoins de la grande époque des palaces du cinéma dotés d'une décoration intérieure toujours intacte. Fin janvier 1988, la Ville de Montréal entreprend des démarches pour classer l'édifice. Or, il est trop tard. Le 4 février 1988, Dane Lanken révèle que l'intérieur du théâtre a été complètement détruit, entraînant la disparition « des motifs en plâtre extraordinaires et des peintures murales sensationnelles jamais modifiées pendant ses 70 ans ».

La Baron Byng Construction affirme pour sa part qu'elle a agi en toute légalité, car elle avait obtenu un permis de démolition en bonne et due forme de la Ville de Montréal

l'année précédente. On ne peut cependant s'empêcher de penser que l'imminence d'un classement ait pu contribuer à devancer les travaux qui, selon des témoins, se sont déroulés en toute hâte y compris pendant la nuit...

Au mois de mars suivant, le ministère des Affaires culturelles du Québec publie une étude sur les cinémas construits à Montréal avant 1940 : le Regent est l'un de ceux qui obtient la note la plus élevée, en raison de sa valeur patrimoniale. L'auteure de l'étude, l'historienne de l'art Jocelyne Martineau, ne peut alors que déplorer « la perte d'un petit bijou ». S'il n'est plus possible de sauver l'intérieur, la façade est finalement classée, préservant ainsi une partie de l'œuvre de l'architecte Daniel John Crichton. L'ouverture d'une succursale de la librairie Renaud-Bray, à l'automne 1993, pérenniserait d'une certaine façon la vocation culturelle de l'édifice.



*Le cinéma Beaver, années 1970.
Archives de la Ville de Montréal, R3086-2_4301_5677-004.*



Claude Pelletier
Fille de Gilles Pelletier

ORIGINES FAMILIALES ET CULTURELLES DE DENISE ET GILLES PELLETIER

LEUR MÈRE, Marie-Reine Vaugeois, est originaire de Saint-Jean-des-Piles en Mauricie. Elle a six ans lorsque ses parents déménagent à Saint-Jovite dans les Laurentides. Leur père, Albert Pelletier, originaire de Saint-Pascal-de-Kamouraska, fait des études de droit à l'Université Laval, puis à celle de Montréal. Reçu notaire, il achète un greffe à Saint-Jovite. C'est là que Marie-Reine et Albert se rencontrent et qu'ils vont se marier en 1922. Ils ont deux enfants : Denise, née en 1923, et Gilles, né en 1925.

En 1929, grand dérangement. La famille déménage à Montréal et s'installe au 3^e étage d'une maison située à deux pas de l'école Cherrier, au 3683 rue Saint-Hubert. Successivement, les enfants fréquenteront le Jardin d'enfance, situé à l'ancien Institut des sourdes-muettes rue Saint-Denis, l'Académie Saint-Urbain à l'angle de la rue Prince-Arthur, l'école Olier sur l'avenue des Pins et, bien sûr, l'école Cherrier situé à deux pas de chez eux. Par ailleurs, les deux enfants sont d'excellents nageurs et fréquentent assidument la Palestre Nationale. Denise y a même remporté une compétition ; pour preuve, un petit trophée que son fils possède encore. Quant à Gilles, il pratique également plusieurs autres sports, dont le hockey. Mais la natation reste son activité préférée, qu'il pratiquera d'ailleurs jusqu'à l'âge avancé de 92 ans. Même leur mère, prend des cours de natation à la Palestre.

Marie-Reine Vaugeois est une femme libérée. Elle se promène en pantalon dans le quartier, accompagnée de son chien, ce qui surprend à l'époque. Excellente cuisinière, elle adore recevoir des amis. Elle joue du piano et est également une grande lectrice ; elle apprécie beaucoup Simone de Beauvoir. La famille fréquente les cinémas de l'époque : le Saint-Denis qui diffuse des films français et le petit Rex, des films américains. Outre sa profession de notaire, Albert Pelletier est critique littéraire et publie une revue intitulée *Les Idées*. Le salon familial de la rue Saint-Hubert est un lieu

de rencontres culturelles où défilent plusieurs poètes, écrivains et écrivaines de l'époque : Alfred Desrochers, Robert Choquette, Roger Lemelin, Valdombre, Henri Tranquille, Jovette Bernier, etc. C'est sans aucun doute cette atmosphère privilégiée, dans laquelle les deux enfants ont grandi, qui les incitera à développer leur passion pour les arts et le théâtre.

La vocation de Denise se manifeste très tôt et entreprend sa carrière au théâtre et à la radio dès le début des années 40. Gilles, pour sa part, rêve d'être marin. C'est un concours de circonstance qui le mène au théâtre, par l'entremise de sa sœur Denise, bien sûr. Quelques années après le départ des enfants, Marie-Reine et Albert quitteront le 3683 Saint-Hubert pour un autre quartier.

Denise connaîtra une carrière fulgurante au théâtre et à la télévision jusqu'à son décès prématuré en 1976. Gilles, pour sa part, exercera son métier de comédien et de directeur de théâtre pendant de longues années, presque jusqu'à sa mort en 2018.



Le trophée remporté par Denise Pelletier dans une compétition de natation à la Palestre nationale. Collection de la famille Pelletier.



La famille Pelletier, vers la fin des années 1950. On reconnaît à gauche Denise Pelletier et à droite Gilles Pelletier, avec au centre leurs parents. Collection de la famille Pelletier.



LE THÉÂTRE DANS LES ÉCOLES ET PENSIONNATS DU PLATEAU

Par Huguette Loubert
Directrice du Centre de documentation et d'archives

Tous ceux et celles qui ont fréquenté des écoles ou pensionnats du Plateau se souviennent des «séances» ou spectacles organisés par les religieux et les religieuses. Il s'agissait, la plupart du temps, de scénettes sur des thèmes inspirés de l'Évangile. Certains se souviennent encore des émotions vécues en y jouant un rôle principal ou secondaire. Les titulaires des classes se donnaient beaucoup de mal à confectionner des costumes, à trouver des accessoires, en plus de faire la mise en scène et de nous faire répéter pendant des semaines. Ces séances servaient aussi de prétexte à des sorties fort prisées, soit pour assister à des spectacles dans d'autres pensionnats tenus par la même congrégation, mais aussi dans d'autres plus prestigieux, comme le Collège Sainte-Marie pour les plus grandes.

Voici trois photos tirées de nos archives qui témoignent de ces séances ou pièces théâtrales.



Deux séances dans une école primaire du Plateau vers 1950.
Photos: Fonds Marie-Lise Vincent, Archives de la SHP.



Spectacle au pensionnat Saint-Basile avec les élèves de l'école normale Ignace-Bourget, vers 1955.
Photo: Fonds Claire Lanthier, des Sœurs de Sainte-Croix, Archives de la SHP.

TÉMOIGNAGE

LA RUELLE DES GARAGES

Par Louise Dazé
Membre de la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal

NDLR. – L'autrice est la fille du docteur Fernand Dazé qui a mis au monde environ 6000 enfants du Plateau. Un article lui a été consacré dans le bulletin de la SHP, vol. 4, pages 3 et 4.



*Louise Dazé dans la ruelle de ses souvenirs !
Photo: Collection de l'autrice.*

La *Ruelle des garages* est la ruelle des jeux et des souvenirs de mon enfance. Située au sud de la rue Rachel, entre les rues Papineau et Cartier, on y accédait par la rue Papineau, au nord de la rue Gauthier. Un garage et des maisons sur la rue Rachel bloquaient l'extrémité nord. Une excroissance vers la droite se butait à une clôture de bois laissant un tout petit espace près du poteau de téléphone pour accéder à la rue Cartier. Une seconde partie, à gauche, décrivait un *L* derrière les édifices de la rue Papineau. Un autre garage bloquait l'accès à la rue Rachel. Tout le long de la ruelle alternaient garages et cours arrière où valsaient une multitude de cordes à linge.

Nous nous retrouvions après l'école et les fins de semaine pour jouer et partager nos bons coups ou nos frustrations.

Nous jouions aux billes, au ballon volant, au baseball, à la marelle, à la corde à danser, au yoyo, à la cachette et au téléphone arabe. Le mur briqueté d'un appartement de la rue Papineau offrait une surface idéale pour la balle au mur jusqu'à ce que la locataire du 2^e, dérangée par le rebondissement répétitif de la balle, nous crie d'aller jouer plus loin. En été, on roulait à bicyclette ou en patins. En hiver, on jouait au hockey.

« Branch et Branch » était notre jeu préféré. Un jeu de stratégie et d'imagination. Une équipe devait découvrir, à partir d'un plan dessiné, où se cachaient les membres de l'équipe adverse alors qu'un des leurs, resté sur place, criait des mots codés signalant l'approche ou l'éloignement des membres de l'équipe chercheuse. Le but du jeu était de profiter de l'égarement de l'ennemi pour sortir de la cachette et aller effacer le plan resté sur place, au départ. Pas toujours facile !

Notre ruelle, laissait également place aux arts. Occasionnellement à la tombée de la nuit, un drap tendu servait d'écran à une projection de films d'animation à partir d'un appareil 8 mm. Il va sans dire que Walt Disney était à l'honneur ! Parfois, le ciment de la ruelle se couvrait de dessins à la craie. Un jour, Marcel Dubé, le dramaturge alors adolescent qui demeurait sur la rue Cartier, nous a suggéré de monter une pièce de théâtre inspirée de la fameuse palissade de bois que les jeunes franchissaient en sautant par-dessus. Marielle Fleury, devenue plus tard designer de mode, a rapidement pris la responsabilité des costumes et Claude Fortin, celle des décors. Colette Blanchard, Jacques Saint-Pierre, Denise Demers, Louise Dussault et plusieurs autres ont apporté leur collaboration au montage. Monique Hébert, de la rue Papineau, a joué le rôle principal. Le jour de la représentation, Louise Fleury et ses amies ont pris en charge le kiosque de limonade. Un beau moment passé avec parents, voisins et amis !

Que de beaux et bons souvenirs gravés dans ma mémoire ! La *Ruelle des garages* n'a pas seulement hébergé des automobiles, elle a aussi vu naître et grandir des générations de jeunes qui ont construit et marqué l'histoire du Québec. Qu'en est-il de sa vocation, aujourd'hui ?



LIVRES SUR LE THÉÂTRE

Par Huguette Loubert
Directrice du Centre de documentation et d'archives

AU COURS du siècle dernier et encore de nos jours, comme vous l'avez vu dans les pages précédentes, le théâtre était et est bien vivant sur le Plateau-Mont-Royal. Les articles vous ont permis de mieux connaître son histoire couvrant plus d'un siècle. Si vous désirez en savoir davantage, je vous propose quelques ouvrages que vous pouvez consulter au Centre de documentation.

Jean-Marc Larrue dans *Le théâtre à Montréal à la fin du XIX^e siècle* (Fides 1981) retrace le développement du théâtre à partir de la dynamique dernière décennie du XIX^e siècle qui verra la création de nombreuses œuvres canadiennes-françaises et l'émergence de futures grandes vedettes de la scène d'ici, dont une majorité habitait le territoire du Plateau actuel. Cette décennie verra une véritable explosion dans le monde théâtral en doublant les activités de la décennie précédente, aussi bien professionnelles que collégiales.

Chantal Hébert dans *Le burlesque au Québec, un divertissement populaire*, (Hurtubise 1981) fait un portrait de ce genre mal aimé pour certains, mais adoré par d'autres. L'autrice nous fait voir les moments déterminants de l'histoire du phénomène, son adaptation pour le public d'ici en le détachant de la tradition américaine, ainsi que son déclin avec l'avènement des cabarets et la télévision. Yvon Deschamps signe la préface.

Ce divertissement n'aurait pas connu le même succès sans Jean Grimaldi. Pendant une cinquantaine d'année, il a fait des tournées avec de nombreux comédiens qui sont devenus très populaires. Ses propos sont recueillis par Jacques Cimon dans *Jean Grimaldi présente* (René Ferron, éditeur, 1973). Et pour terminer sur cette époque, la biographie de *La Poune* par Philippe Laframboise. Tout un personnage !

Le remarquable album de photos *50 ans à célébrer le théâtre (1949-1999)*, publié lors du 50^e anniversaire de fondation du Rideau Vert, nous fait redécouvrir la riche programmation de ce théâtre et les artistes qui ont joué sur ses planches au fil des années. Parmi ces acteurs et

actrices, se trouvent Denise Pelletier et Janine Sutto dont les biographies sont passionnantes : *Denise Pelletier ou la folie du théâtre* par Micheline La France (Éditions Scriptomedia, 1979) et *Janine Sutto, Vivre avec le destin* par Jean-François Lépine (Libre Expression, 2010). Deux artistes inoubliables !

Le théâtre d'avant-garde est aussi bien représenté avec *Une fenêtre sur la modernité, les Apprentis-Sorciers (1955-1968)* par Jean-Guy Sabourin (VLB éditeur, 2003). L'aventure d'une troupe de théâtre amateur qui a fait connaître ici des auteurs inconnus qui deviendront plus tard célèbres !

Et pour couronner le tout, le livre *En scène ! 1865-1979* (Publications du Québec, 2016) nous présente une galerie de photos, rarement vues, du monde du spectacle au Québec, par Frédéric Kantorowski, le corédacteur de ce bulletin. Il vous fera découvrir les mille visages de la scène au cours des années !

Bonne lecture !





Huguette Legault
Archiviste aux projets spéciaux

DEUX FONDS PRÉCIEUX D'ARCHIVES CITOYENNES

UN PROJET AUX MULTIPLES FACETTES

LE PROJET *Histoire du Mile End et défense du patrimoine du Plateau-Mont-Royal: archives citoyennes!* a vu le jour grâce à deux fonds déposés à la Société d'histoire du Plateau au cours des dernières années. Ces fonds documentent l'histoire du Mile End, ainsi que les



Photo: Justin Bur, 1999, Archives de la SHP.
Manifestation pour sauver le Rialto. Le 3 octobre 1999.

luttés citoyennes pour la sauvegarde de l'église anglicane de l'Ascension, aujourd'hui la bibliothèque Mordecai-Richler, le théâtre Rialto et le Carmel de Montréal. Ces archives sont très précieuses.

L'appui reçu de plusieurs institutions, organismes et personnes pour le traitement et la mise en valeur des documents confiés à la SHP par Kevin Cohalan et Christopher Schoofs, et regroupés dans le *Fonds Kevin Cohalan* (P28) et le *Fonds Société Mile End pour l'histoire et la culture* (P10), témoigne de leur importance.

TRAITEMENT ET PRÉSERVATION MATÉRIELLE (2019-2020)

Un appui financier de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) et de la Caisse populaire du Plateau-Mont-Royal a permis de traiter les documents et d'assurer leur conservation matérielle.

Pour consulter les descriptions sur le site de la SHP: *Bibliothèque et archives <Archives en ligne> par ordre numérique: Fonds P10 et P28:*

<https://portail.petitehistoireduplateau.ca/archives/accueil.php>

NUMÉRISATION ET DIFFUSION (2020-2022)

Une contribution de Bibliothèque et Archives Canada (BAC), de l'arrondissement Le Plateau-Mont-Royal et de la Fondation des amis du patrimoine scolaire a rendu possible l'achat d'un numériseur spécialisé.

Le financement de BAC a aussi permis la numérisation des documents pour leur préservation à long terme et leur diffusion par une exposition virtuelle. Un volet *Archives audiovisuelles d'histoire orale* a été réalisé par Annabel Loyola, cinéaste, qui a recueilli les témoignages de Lorraine Decelles, Helen Fotopulos, Claudine Schirardin et Sherry Simon, des intervenantes majeures dans les luttes citoyennes.

Mémoire du Mile End a soutenu ce projet tout au long de son développement, notamment dans l'organisation d'une table ronde présentant les témoignages. De nombreux bénévoles de la SHP, du domaine des archives et autres, ont participé à la concrétisation de ce projet. Nous les remercions.

Pour visiter l'exposition virtuelle, consulter les témoignages et connaître tous les contributeurs: *Expositions > Archives citoyennes:*

<https://pcpd.histoireplateau.org/exhibits/show/archives-citoyennes/accueil>



**STEVEN
GUILBEAULT**
Député de
Laurier—Sainte-Marie
800 De Maisonneuve Est, Bureau 604
Montréal (Québec) H2L 4L8
514-522-1339
Steven.Guilbeault@parl.gc.ca



MICHEL TREMBLAY
Chroniques
du Plateau-Mont-Royal
**La grande
histoire
du Plateau**
par
**Michel
Tremblay**
LEMÉAC

TAPEL - Un service gratuit d'aide au déneigement



Vous résidez sur Le Plateau et avez besoin d'aide pour déneiger votre entrée ou votre escalier? L'OBNL Spectre de rue offre **aux personnes à mobilité réduite et aux personnes de 70 ans et plus en perte d'autonomie un service de déneigement** dans le cadre de son programme d'intégration et d'insertion sociale des jeunes.

Le nombre de places est limité et une liste d'attente sera créée si les ressources disponibles ne sont pas suffisantes pour répondre à la demande. **Pour plus d'informations, communiquez avec Spectre de rue. ☎ 514 528-1700 poste 231**

Conçue par Marc Séguin la murale hommage à **Jean-Paul Riopelle** est visible depuis l'intersection Milton et University et s'impose jusqu'au belvédère du mont Royal.



Photo : Julien Deschênes



Photo : Julien Perron-Gagné



Toujours plus accessible

Depuis le 19 juillet, la station Mont-Royal est maintenant accessible universellement grâce à l'ajout d'ascenseurs et la reconfiguration de l'édicule. Les escaliers mécaniques reviendront cet automne.

Le Plateau-Mont-Royal
Montréal

201 Avenue Laurier E, Montréal, QC H2T 3E6



Marie Plourde
Conseillère de ville, district Mile-End
marie.plourde@montreal.ca
514 872-8023 #2



Alex Norris
Conseiller de ville, district Jeanne-Mance
alex.norris@montreal.ca
514 872-8023 #4



Marianne Giguère
Conseillère de ville, district De Lorimier
marianne.giguere@montreal.ca
514 872-8023 #7



Luc Rabouin
Maire d'arrondissement, Plateau-Mont-Royal
pmr.bureau dumaire@montreal.ca
514 872-8023 #8



Marie Sterlin
Conseillère d'arrondissement, district Mile-End
marie.sterlin@montreal.ca
514 872-8023 #3



Maeva Vilain
Conseillère d'arrondissement, district Jeanne-Mance
maeva.vilain@montreal.ca
514 872-8023 #5



Laurence Parent
Conseillère d'arrondissement, district De Lorimier
laurence.parent@montreal.ca
514 872-8023 #6

Nouveauté DVD

« C'EST UN TRAVAIL COLOSSAL
D'HISTORIENNE QU'A ABATTU
MADAME LOYOLA »

JOURNAL DE MONTRÉAL

« ATTENTION :
CHEF-D'ŒUVRE ! »

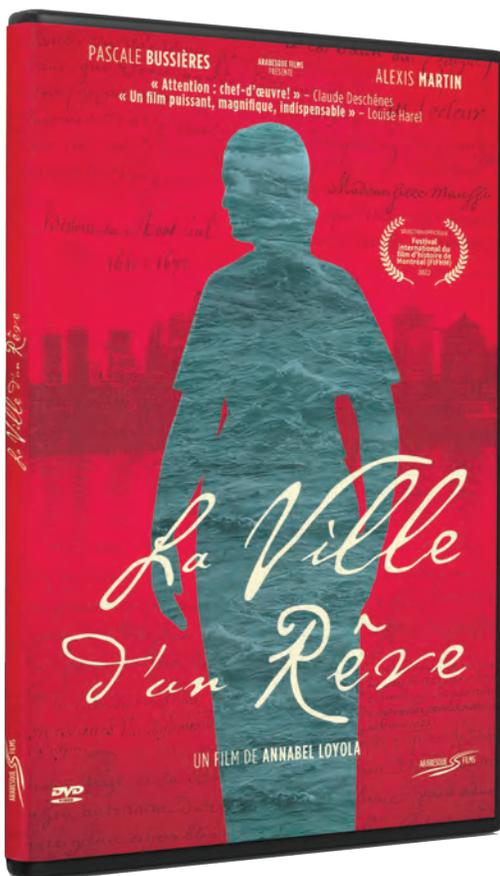
AVENUES.CA

« ON RETROUVE DANS CE
TROISIÈME VOLET LES QUALITÉS
DES DEUX PREMIERS »

MEDIAFILM

LA VILLE D'UN RÊVE

UN FILM DE ANNABEL LOYOLA



Résumé :

Porté par la lecture de **Pascale Bussières** et de **Alexis Martin**, le documentaire *La ville d'un rêve* (2022, 74 min) retrace l'histoire des 30 premières années de Montréal du point de vue de Jeanne Mance et le rêve qui a précédé sa création.

La ville d'un rêve est le troisième long métrage documentaire de la cinéaste Annabel Loyola et constitue, avec *La folle entreprise* et *Le dernier souffle*, le dernier volet d'une trilogie sur la fondation de Montréal.

ÉGALEMENT EN DVD



Le dernier souffle,
au cœur
de l'Hôtel-Dieu
de Montréal

Documentaire | Annabel Loyola | Amazone Film |
Québec | 72 min | 2017

« UNE BELLE RÉUSSITE,
TANT VISUELLE QUE NARRATIVE »

★★★ - LA PRESSE



La folle entreprise,
sur les pas
de Jeanne Mance

Documentaire | Annabel Loyola |
Québec | 59 min | 2010

« UN DÉFI BRILLAMMENT RELEVÉ »

- MONTRÉAL-EN-TÊTE, SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE MONTRÉAL

Documentaire | HD | Couleur | Version originale française | Sous-titres anglais | 74 min | 2022

DVD DISPONIBLES DANS CERTAINS POINTS DE VENTE ET PAR CORRESPONDANCE

CONTACT

ARABESQUE FILMS - Montréal, Qc
arabesquefilms@gmail.com | 514-707-8454

ARABESQUE FILMS